



Cahiers d'Asie centrale

11/12 | 2004
Les Montagnards d'Asie centrale

Au cœur du Tian Chan : histoire et devenir de la transhumance au Kirghizstan

Svetlana Jacquesson



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/700>
ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004
Pagination : 203-244
ISBN : 2-7449-0429-5
ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Svetlana Jacquesson, « Au cœur du Tian Chan : histoire et devenir de la transhumance au Kirghizstan », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 11/12 | 2004, mis en ligne le 23 juin 2009, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/700>

Au cœur du Tian Chan : histoire et devenir de la transhumance au Kirghizstan

*Svetlana Jacquesson**

Commençons par un fait évident : le Kirghizstan est un pays de montagnes. Plus de 94 % de son territoire est situé au dessus de 1 000 m et environ 71 % plus haut que 2 000 m. Le lac İssik-köl (1 607 m d'altitude) entouré au nord par le Kūngöy Ala-too (4 771 m au sommet Čok-tal) et au sud par le Teskey Ala-too (5 216 m au sommet Karakol) est ce que les Kirghiz appellent « le cœur » de leur pays. Au sud du Teskey Ala-too, les chaînes montagneuses du Tian Chan¹ s'ouvrent sur quelques vallées de superficie importante : celles du Narīn (altitude moyenne autour de 2 000 m), de l'Atbaši (2 000-3 200 m) et de l'Aksay (2 900-3 800 m)². Au sud-ouest, la chaîne du Ferghana est le dernier obstacle à l'accès dans la vallée qui porte le même nom. Au nord-ouest, deux vallées importantes, la vallée du Talas et la vallée du Čü ouvrent le pays vers le Kazakhstan et sont d'anciennes zones de contacts entre Kirghiz et Kazakhs, de même que la vallée du Ferghana l'est entre Kirghiz, Ouzbeks et Tadjiks.

À la différence des gens des plaines, les Kirghiz aiment et connaissent leurs montagnes : elles sont proches et « apprivoisées³ » même pour les habitants des grandes dépressions intramontagnardes comme celle de l'İssik-köl. Et ce ne sont pas les mots de la montagne qui manquent dans le vocabulaire kirghiz. Cet intérêt pour les montagnes et leur vocabulaire en kirghiz nous a justement menée à étudier de plus près « les dos » des montagnes, ou les *sirt*. Précisons donc tout d'abord la place des *sirt* dans l'analyse de l'espace montagnard fait traditionnellement par les Kirghiz.

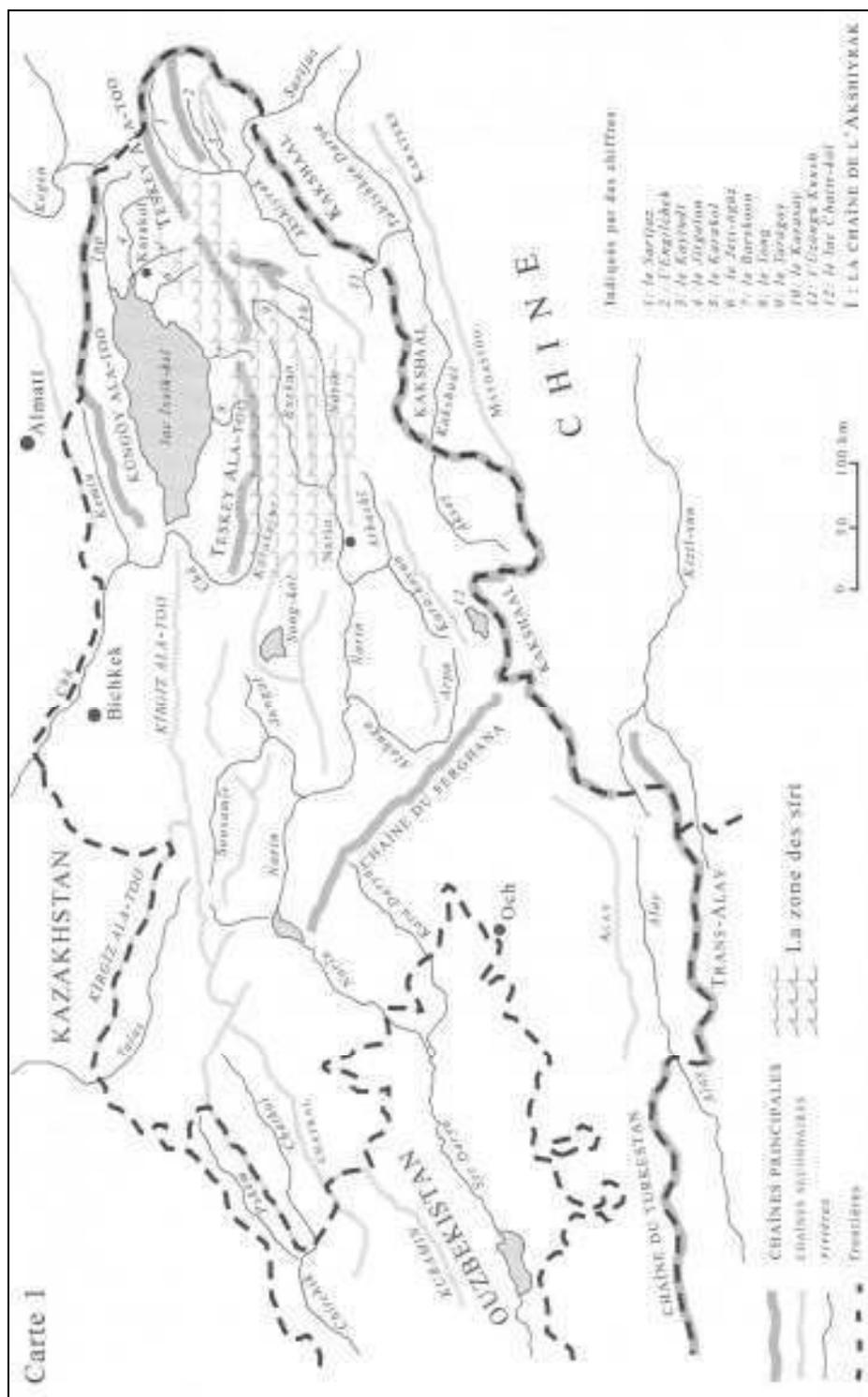
* Institut français d'études sur l'Asie centrale, Tachkent ; svetlana.jacquesson@wanadoo.fr

Valeur ethnolinguistique du mot « *sirt* » en kirghiz

Les mot *sirt* a deux significations⁴ : (1) extérieur, ce qui est hors ou au-delà d'où *šaađın sirtı* « ce qui est hors de la ville, en dehors de ses limites » ; (2) dos, aussi bien le dos de la main que le dos d'une cuillère.

On entend parler des *sirt* d'une part sur la rive sud de l'İssik-köl et d'autre part dans la vallée du Narın. Ainsi, l'espace géographique couvert par cette notion se situe au sud du Teskey Ala-too et, dans les frontières actuelles du pays, au nord du Kakšaal (cf. Carte 1). Les Kirghiz se servent du mot *sirt* lorsqu'ils évoquent leur pratique de l'élevage, aussi bien de nos jours qu'autrefois. Les *sirt* sont donc des espaces anthropisés et nous allons présenter plus loin ce que nous connaissons de l'histoire de leur exploitation. Dans le domaine de l'élevage, les *sirt* se distinguent des grandes estives, comme la dépression du lac Soň-köl ou la vallée du Suusamır parce que ces derniers sont désignés comme *jayloo* « estive » ou *čoň jayloo* « grandes estives ». D'une façon générale, ils restent en dehors de la classification bien détaillée des estives car à la différence de ces dernières les *sirt* peuvent être utilisés comme pâturages aussi en hiver. En conséquence au lieu des yourtes si caractéristiques des estives kirghiz, les *sirt* peuvent abriter, au moins de nos jours, des maisons en dur. Pour les gens qui les utilisent, les *sirt* s'opposent au bas pays désigné comme *jaka* « rive, village » pour ceux qui sont natifs de la région de l'İssik-köl et *köčö* « rue, village⁵ » pour les gens de la région de Narın. Une autre caractéristique des *sirt* est que même pour des transhumants comme les Kirghiz ils paraissent lointains (*alis*). En fait, aussi bien depuis les « rives » de l'İssik-köl que depuis les « rues » du Narın, les éleveurs exploitent en été tout d'abord une série de vallées montagnardes (*böksö jayloo* « estive de piémont » ou *ički jayloo* « estive intérieure »)⁶ dont les fonds (*tör*⁷) s'élèvent à 2 500-2 800 m d'altitude où ils touchent aux premiers névés⁸ ou aux crêtes rocheuses (*čoku*). Pour accéder aux *sirt* il faut franchir ces crêtes ce qui explique qu'ils sont souvent associés à un long déplacement non pas à cause de la distance mais à cause de la montée. Enfin, le mot *sirt* désigne les terrains plats de haute montagne par opposition aux formes de relief qui ne sont pas utiles à l'élevage comme *čoku* « crête, sommet », *kapčigay* / *kapčal* « défilé », *kuuš* « gorge », *ašuu* « col » etc.

Severcov⁹ est l'un des premiers à faire remarquer, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, que *sirt* et *pamir* doivent être considérés non pas comme des toponymes mais comme des géonymes¹⁰. Le rapprochement des deux mots s'explique parfaitement. Si nous reprenons la définition géographique des « pamirs » telle qu'elle a été donnée par Rémy Dor¹¹ – présence des pâturages et absence de culture ; présence d'eau : vallée d'une rivière, bassin d'un lac ou combinant les deux ; une taille d'une quarantaine de kilomètre de long sur trois ou quatre de large – elle correspond assez exactement à ce que les Kirghiz du Tian Chan entendent par *sirt* (cf. Photographie 4 en fin du volume).



Cet emploi spécifique du mot *sirt* comme géonyme n'existe de nos jours qu'en kirghiz mais il est attesté dès le XI^e siècle par Mahmud Kashghari¹² ce qui n'est pas surprenant car étant natif de Kachgar il devait connaître cet espace montagnard par les récits des caravaniers qui le traversaient.

Description géographique

La région des *sirt* se présente comme une succession d'étendues plates, de vallées ravlinées et de monticules. Ces derniers ne dominent les plaines environnantes que de 1 000 m mais leur altitude absolue dépasse le plus souvent les 4 300 m. La plupart d'entre eux sont couverts de neiges éternelles ou de glaciers. Le chaînon de l'Akširyak¹³ divise les *sirt* en deux parties : orientale, qui est plus accidentée et où les vallées peuvent être fortement encastrées ; occidentale, dont le relief est nettement plus plat même si son altitude moyenne est plus grande.

Les deux parties des *sirt* ont des caractéristiques légèrement différentes : la partie orientale, comprenant les vallées du Sarıjaz (2 700-3 600 m), de l'Enılçek (2 700-3 100 m) et du Kayındı (3 800 m), est plus sèche et elle dispose d'une surface plus importante de pâturages d'hiver. À l'ouest de l'Akširyak, les vallées du Taragay (3 200-3 700 m), du Karasay (3 200 - 4 000 m), du Balgart (2 700-3 400 m) et du Karasaz (2 800-3 100 m) sont plus humides et elles sont utilisées surtout en été (cf. Carte 1). Ici les pâturages d'hiver ne forment que des poches qui se situent dans les vallées latérales comme celle de l'Arçalı et du Jılañaç (affluents droits du Taragay) ou dans des défilés (Kiçi Üzönü Kuuş et Čoŋ Üzönü Kuuş).

De nos jours, la partie orientale est connue comme *Sarıjaz sirtı* « les *sirt* du [bassin du] Sarıjaz ». La partie occidentale est divisée en *Jeti-ögüz sirtı* « les *sirt* de [la région de] Jeti-ögüz » et en *Toŋ sirtı* « les *sirt* de [la région de] Toŋ ». Si dans le premier cas la dénomination reflète une réalité géographique (les vallées des affluents du Sarıjaz), dans les deux autres cas les noms font référence aux régions administratives qui exploitent cette partie des *sirt*.

Le climat y est rude, froid et sec, et rend donc impossible l'agriculture. La moyenne annuelle de la température reste au dessous de 10°C. En hiver, elle peut descendre jusqu'à -25°C et en été elle ne remonte qu'à 16-18°C. Les précipitations y sont peu importantes et ne représentent que 300 mm par an. En hiver, une grande partie des *sirt* reste vierge de neiges car, comme l'a expliqué Severcov, ils se situent plus haut que les nimbus, juste au dessous des névés. En plus, ils sont balayés pendant une grande partie de l'année par des vents violents qui sont aussi à l'origine d'un climat instable où dans la même journée on peut passer du soleil brûlant à la neige. Il n'y a ni buissons ni arbres et pour attacher le cheval on doit se servir d'une pierre. La nappe végétale est souvent rompue par des terrains caillouteux et rocheux. Les espèces prédominantes sont les soudes (*Salsola*, kuudurak en kirghiz) et les armoises (*Artemisia*, šıbak) dans les steppes désertiques de 3 000 à 3 800 m ; la

cobrésia (*Kobresia*, doņuzsirt) dans les prairies alpines humides et la fétuque des moutons (*Festuca ovina*, betege) dans leurs parties sèches. Malgré leur aspect insignifiant, ces plantes sont très nutritives et de plus elles conservent cette qualité même après la fin de la période végétative.

Plusieurs chemins traversent la chaîne du Teskey Ala-too et mènent aux *sirt*. De l'est à l'ouest : depuis la région de Karakol (ancien Prževalsk) on remonte la vallée du Türgön Ak-suu (un affluent du Jirgalaŋ) puis, après le col de Čoŋ ašuu (3 822 m), on suit la vallée de l'Ottuk pour accéder aux vallées qui se situent à l'est de l'Akširyak. Il y existe de nos jours une route carrossable qui dessert à la fois les éleveurs, les exploitations minières et les postes frontaliers. Depuis la rive sud du lac İssik-köl, on peut suivre soit la vallée du Juuku, soit la vallée du Barskoon et joindre la vallée du Taragay par le col de Söök (4 021 m). Les voyageurs du XIX^e siècle sont tous passés par la vallée du Juuku. La magistrale du Tian Chan, comme on appelle la route carrossable de nos jours, remonte par contre la vallée du Barskoon. Plus à l'ouest, la dépression de l'İssik-köl est liée aux *sirt* par les cols du Tosor (3 893 m) et du Tong (4 023 m) : ces deux montées ne sont utilisées que par les troupeaux même si pendant une courte période à l'époque soviétique il existait une piste carrossable franchissant le Tosor (cf. Carte 1 et 3). La seule route qui mène depuis la région du Narin aux *sirt* suit la vallée du Narin, remonte vers le nord par la vallée du Kiči Narin, traverse le défilé Kapčigay et aboutit à la vallée du Karasaz d'où on peut tourner à l'est vers la vallée du Balgart ou à l'ouest vers celle du Karkujur. La route carrossable de nos jours a repris les tracés des anciens chemins des troupeaux.

Dans les pages qui suivent nous allons donc décrire la place des *sirt* dans la gestion de l'espace de l'élevage kirghiz depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle jusqu'à nos jours.

Les premières explorations

L'histoire du Tian Chan en général et des *sirt* en particulier doit beaucoup aux explorateurs russes et plus particulièrement, par ordre chronologique, à P. P. Semenov dit aussi Tănšanskij, à Č. Č. Valihanov et à N. A. Severcov. Le premier arriva sur les rives de l'İssik-köl une première fois à l'automne de 1856 et explora à cette occasion les périphéries orientale et occidentale de la dépression ; une deuxième mission, au printemps de 1857, le mena à travers le Teskey Ala-too jusqu'aux sources du Narin et, après un retour sur les rives du lac, une troisième prospection lui permit d'atteindre la haute vallée du Sarıjaz. Valihanov reprit en partie le trajet de la deuxième mission de Semenov : déguisé en marchand, il partit le 18 juin 1858, traversa le Teskey Ala-too, les vallées du Narin, du Taragay et de l'Aksay et arriva à Kachgar quatre mois et demi plus tard. Il fit le chemin de retour au printemps de l'année suivante. Quant à Severcov, il entreprit sa première expédition à l'automne de 1867, traversa le Teskey Ala-too pour s'enfoncer ensuite dans le cœur des *sirt* en

explorant successivement les vallées du Narīn, de l'Atbaši et de l'Aksay. Tous les trois entreprirent leurs explorations à partir de Vernij [Almatī], l'avant-poste russe le plus avancé à l'époque et, si Valihanov était protégé par son déguisement, les deux autres furent escortés par des détachements militaires. Fidèles à l'esprit encyclopédiste du XIX^e siècle, leurs récits traitent avec la même précision et perspicacité non seulement le cadre géographique mais aussi les mœurs et les coutumes des gens qui y habitent.

Les apports scientifiques des trois explorateurs sont considérables et pour prendre leur vraie mesure il suffit peut être de dire que jusqu'à leurs expéditions la somme des connaissances sur la géographie du Tian Chan était une compilation de renseignements hétéroclites, et souvent incorrects, réalisée par Alexandre von Humboldt et, quant à ses habitants, ils étaient surtout connus par les témoignages parfois fort biaisés des caravaniers. Sans reprendre la mise en place pas à pas de la topographie et de l'orographie du Tian Chan retenons des travaux de Semenov et de Severcov qu'ils sont d'accord avec les Kirghiz : à l'ouest du pic Khan Tengri, il n'existe pas de chaînes montagneuses principales mais un système complexe de hautes vallées et de monticules courts que les Kirghiz appellent communément *sirt*.

À ces observations géographiques, Valihanov ajoute des notes plus humaines en citant les propos de ses compagnons de route : « Tout l'espace entre le col du Juuku et celui du Terekti¹⁴ m'a été décrit par les Kirghiz comme un haut pays montagneux. Ils appellent ce pays *sirt* « dos » à cause de son élévation. Les Kirghiz et les Kachgaris ont beaucoup à dire sur les *sirt* : il y fait toujours très froid, il peut y neiger en été, les tempêtes de neige peuvent y durer plusieurs jours et immobiliser ainsi les caravanes ; elles sont d'autant plus dangereuses qu'on n'y trouve pas de combustible autre que la bouse. Ils disent aussi que sur les *sirt* l'air est rare et les hommes comme les animaux sont victimes du mal des montagnes (*tütök* en kirghiz). Pour y échapper, ils conseillent de manger le plus d'ail possible. À partir de ces dires, je supposais que le *sirt* est un haut plateau accidenté d'une grande altitude »¹⁵. Sa première traversée de ces contrées, Valihanov la résume de la façon suivante : « Depuis la dépression du lac Īssik-köl, et plus précisément depuis la vallée du Jeti-ögüz, jusqu'au col du Terekti, notre caravane fit 11 étapes et couvrit la distance de 175 verstes. L'espace entre le col du Juuku et le col du Terekti est occupé par une contrée montagneuse, traversée par des vallées de haute altitude et le tout ressemble à un haut plateau. La haute vallée de l'Aksay, depuis le lac Čatır-köl jusqu'à la gorge de Kökkīya où l'Aksay tourne vers le sud pour rejoindre la plaine de la petite Boukhara [le plaine du Tarīm, Sv. J.], représente la plus grande étendue plate des *sirt*. La traversée de cette contrée est assez difficile mais on peut la faire avec des chameaux ; on trouve de l'eau partout mais il n'y a pas de combustible autre que les excréments des animaux domestiques... Nous n'avons pas rencontré de campements kirghiz le long du chemin et nous n'avons pas subi leurs razzias »¹⁶.

Ce n'est pas un hasard si Valihanov note que le long de son chemin la caravane ne rencontre pas de campements kirghiz. Malgré leurs altitudes et l'austérité de leurs paysages ces contrées sont peuplées depuis longtemps. Dans les dires des caravaniers que cite Valihanov on reconnaît facilement des gens du bas pays, qu'on le situe du côté de l'İssik-köl ou du côté de Kachgar, car pour les Kirghiz les *sirt* représentent surtout de riches pâturages qui ont été l'objet d'après conflits dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

La guerre pour les *sirt*

Elle est déclenchée par l'une des tribus les plus importantes du nord du Kirghizstan – les Sarıbagış – qui éprouvent un manque crucial de pâturages. Leur poussée expansionniste est assez puissante pour bouleverser tout le Tian Chan et entraîner d'une certaine façon son annexion à la Russie. Semenov et Severcov en sont les meilleurs témoins.

Au milieu du XIX^e siècle les Sarıbagış, au nombre de 10 000 yourtes¹⁷, occupent la partie ouest de la dépression du lac İssik-köl et les hautes vallées du Čü et du Kemin, tandis que les Bugu, au poids démographique à peu près égal¹⁸, sont les maîtres de la partie orientale (cf. Carte 2). La cohabitation entre les deux fractions est difficile et l'une des raisons principales en est le manque d'estives des Sarıbagış. En été, ils ne peuvent exploiter que les fonds des vallées formées par les affluents du Čü et du Kemin. De plus, leurs pâturages sont séparés par des gorges profondes qui, tout en augmentant les capacités défensives, diminuent l'étendue des pacages. Ce domaine morcelé explique aussi que les Sarıbagış n'aient pas eu un chef unique, mais quatre, dont chacun était retranché dans une vallée bien protégée. L'une d'elles, la vallée du Karakujur, était le bastion d'Urumbay puis de son fils Ümbet-alı.

Quant aux Bugu, ils hivernaient sur la rive sud de l'İssik-köl tandis qu'en été, ils avaient le choix entre les hautes vallées du Kegen et du Tekes, au nord-est du lac İssik-köl, ou les *sirt* et notamment la vallée du Sarıjaz. Dans cette configuration de terrain, les lieux-forts des Bugu étaient situés dans les vallées des rivières descendant du Teskey Ala-too. Celle du Juuku qui servait de quartier d'hiver à leur chef Borombay était connue non seulement pour son manoir fortifié mais aussi pour ses champs cultivés. Une seule fraction des Bugu, les Tınımseyit, ne reconnaissait pas la tutelle de Borombay et nomadisait dans les vallées du Kiči Narın et du Čoŋ Narın¹⁹.

La guerre entre les Sarıbagış et les Bugu prit la forme d'une succession de razzias (*barımta*) qui dura de 1853 à 1860. Elle fut déclenchée par ceux qui manquaient d'estives – une fraction des Sarıbagış menée tout d'abord par Urumbay puis par son fils Ümbet-alı. En 1857, lorsque Semenov commença ses prospections sur la rive sud du lac, il n'y trouva plus de Bugu et toutes les montées vers les *sirt* étaient contrôlées par les Sarıbagış. Les Bugu, repoussés dans les vallées du Kegen et du Tekes, cherchèrent une issue en acceptant la

protection des Russes (1856) et en ouvrant la porte à l'annexion tsariste des montagnes kirghiz.

Le convoi militaire de Semenov reconquit la rive sud de l'Īssik-kōl jusqu'à la vallée du Barskoon et la rendit aux Bugu considérés déjà comme des sujets russes. Craignant l'union des Bugu et des Russes, les Sarībagīš d'Ūmbet-alī se retirèrent pendant quelques années sur leurs pacages ancestraux juste le temps nécessaire, comme le suppose Severcov, pour que leurs troupeaux se remettent des dégâts subis pendant leur longue guerre avec les Bugu²⁰. En 1863, ils reprirent leur quête de pâturages. Découragés par la présence russe dans la région de l'Īssik-kōl, les Sarībagīš tournèrent leur attention vers les *sirt*. Ils remontèrent la vallée du Karakujur, pillèrent sur leur chemin les Tīmimseyit et les Moŋoldor des vallées du Kiči Narīn et du Čoŋ Narīn et installèrent leurs quartiers d'hiver dans la vallée de l'Atbaši en repoussant les Čerik. Vers 1867, les Sarībagīš d'Ūmbet-alī comptaient à peu près 8 000 yourtes et ils faisaient la loi sur les pâturages depuis la vallée du Karakujur à l'ouest jusqu'à la vallée de l'Aksay au sud-est, c'est-à-dire sur une zone qui faisait à peu près 530 km du NE au SO et 320 km du NO au SE²¹. Autrement dit, les Sarībagīš s'étaient rendus maîtres des *sirt*.

De leurs quartiers d'hiver, dans la vallée de l'Atbaši, ils pillaient les caravanes venant de Kachgar et se dirigeant vers les campements des Bugu et des Sayak dans la région de l'Īssik-kōl. En été, ils terrorisaient les *sirt* en razziant les troupeaux et les hommes, tantôt vers le nord, chez les Bugu et les Sayak tantôt vers le sud, chez les Čerik et les Moŋoldor. L'expansionnisme et l'agressivité des Sarībagīš créèrent un déséquilibre renforcé encore davantage par l'avancée des Russes et par le durcissement des Chinois face aux Kirghiz qu'ils soient pillards ou fugitifs. Incapables d'absorber la crise par elles-mêmes, ou n'ayant pas le temps de le faire, les tribus kirghiz du Nord commencèrent à se mettre sous la « protection » des Russes. La dernière soumission, celle des Sarībagīš, coïncide avec les explorations de Severcov.

Avec ses guides Bugu et son convoi cosaque, Severcov aborda les quartiers d'hiver des Sarībagīš dans la vallée de l'Atbaši. Il ne les rencontra pas à cette occasion et les traces fraîches des troupeaux témoignèrent que les hivernages avaient été quittés la veille²². La mission poursuivit ses buts scientifiques en faisant des relevés topographiques tantôt dans la vallée de l'Atbaši, tantôt dans celle de l'Aksay. Des chasseurs Bugu furent chargés de compléter les collections zoologiques, les taxidermistes eurent du travail et Severcov trouva même des loisirs pour peindre les paysages. Au bout de quelques jours du travail, l'expédition se dirigea vers la vallée du Narīn et apprit sur son chemin qu'à peu près 3 500 yourtes de Sarībagīš avaient quitté la vallée de l'Atbaši et s'étaient dirigés vers leurs anciens quartiers d'hiver dans la vallée du Karakujur déboussolés par les mouvements « chaotiques » des membres scientifiques de la mission et de son convoi armé. Cette fuite avait été précédée par la décision prise à l'unanimité de reconnaître la suzeraineté russe²³. Quelques jours plus tard Severcov rencontra le chef des Sarībagīš et s'engagea

à appuyer sa capitulation à Vernij et à Tokmak²⁴. La soumission des Sarıbagış marqua la fin de l'annexion russe du Kirghizstan du nord.

L'enjeu des pâturages

Quoique la guerre précoloniale ait été souvent réduite à une suite de razias, les enjeux y étaient beaucoup plus importants que la redistribution du bétail : il s'agissait surtout et avant tout de la redistribution des pâturages. Les premières soumissions aux Russes se font dans le but de défendre des pacages menacés ou de récupérer ceux qui avaient été déjà perdus. La crise concerne aussi bien les pâturages d'été, prédominants dans le pays, que les pâturages d'hiver, beaucoup moins abondants : la valeur des premiers est accrue par le fait que les routes caravanières les traversaient ; les deuxièmes étaient d'autant plus convoités que des terroirs cultivables leur étaient souvent contigus.

On peut supposer que de telles crises se produisaient régulièrement. Elles étaient absorbées soit grâce aux stratégies mises en oeuvre par les sociétés nomades (changement des proportions des différentes espèces élevées par exemple) soit grâce aux facteurs naturels (les troupeaux pouvaient être décimés par des épizooties ou par des disettes printanières ce qui atténuait la compétition pour les pâturages). Le contexte géopolitique de la fin du XIX^e siècle ne laissa pas le temps nécessaire aux Kirghiz.

L'importance des *sirt* ne reposait pas uniquement sur leur grande surface occupée à la fois par des pâturages d'été et par des pâturages d'hiver. Leur exploitation pastorale se conjugait dès cette époque avec de modestes activités agricoles, soit en altitude sur place, soit dans le bas pays. En plus, ils étaient au carrefour des routes caravanières et leurs habitants avaient la possibilité, bien appréciée en pays montagnoux, de commercialiser leurs bêtes et de se pourvoir en produits manufacturés.

L'enjeu des terroirs

À la fin du XIX^e siècle les Kirghiz exploitent de plus en plus les terroirs propices à l'agriculture : selon les témoignages des voyageurs russes, sur la rive orientale de l'İssik-köl on trouvait à plusieurs endroits des champs des Bugu. Valihanov rencontra des Kīdīk (une fraction des Bugu) venus moissonner leurs champs dans la vallée du Jēti-ōgūz début septembre après avoir passé l'été sur les *sirt*²⁵. Severcov nous laisse un témoignage semblable sur les vallées voisines du Kīzilsuu et du Juuku : « Dans la vallée du Kīzilsuu et dans la basse vallée du Juuku, on voit beaucoup de champs kirghiz arrosés par des canaux dérivés de ces deux rivières... L'espace entre la montagne et le lac est ici étroit et il est entièrement couvert de champs. Les Kirghiz ne regrettent pas de retourner la terre à l'aide de l'araire, car il n'y a pas de bons pâturages, tandis que les champs donnent de la récolte quand ils sont arrosés, ce qui n'est pas difficile ici »²⁶.

Quoique très localisée, l'agriculture est pratiquée aussi en altitude : « Sur les *sirt*, dans les vallées plus basses et plus chaudes de l'Atbaşı, du Narīn et de

l'Arpa poussent le blé et l'orge. Il faut croire que dans les temps anciens ces endroits ont été habités par des gens sédentaires parce que, comme racontent les Kirghiz, dans la basse vallée de l'Atbaši on voit les ruines d'une grande cité tandis que dans la vallée du Narīn nous avons vu nous même les traces des anciennes cultures de céréales »²⁷.

Les Kirghiz ne cultivaient que des céréales : blé (*buuday*), orge (*arpa*) et millet (*taruu*). Aucune d'elles n'était destinée aux bêtes, toutes étaient utilisées par les hommes : le blé pour fabriquer du pain, l'orge et le millet pour préparer leurs boissons fermentées traditionnelles – le *bozo* (à partir du millet) et le *maksim* (à partir de l'orge). Les terroirs cultivés, de taille modeste et avec des cultures semblables, se retrouvent chez les éleveurs kirghiz de nos jours après les bouleversements de l'agriculture à la soviétique.

Les routes des échanges

Les *sirt* étaient traversés par plusieurs routes caravanières et quant aux sentiers « il y en avait partout »²⁸. Nous avons déjà évoqué les routes qui mènent de la rive sud de l'Issik-köl jusqu'aux *sirt* : au XIX^e siècle, les marchands remontaient le plus souvent la vallée du Juuku. Une fois dans la vallée du Taragay, ils avaient le choix entre la route qui, par le col de Bedel, conduisait à Tourfan en cinq jours ; celle qui arrivait à Kachgar par le col du Terekti²⁹ en dix-huit jours ; celle qui faisait le lien entre la vallée du Narīn et Kachgar par le col de Torugart en seize jours³⁰. D'autres routes, plus difficiles mais plus courtes aussi, pouvaient amener un cavalier depuis la vallée du Sarījaz par le col d'Isigart à Tourfan en trois jours³¹.

Certes, les caravanes avaient de quoi avoir peur sur les *sirt* : certains groupes kirghiz étaient notoires pour leurs razzias et nous avons déjà évoqué le cas des Sarībagīš. Mais il ne faut pas perdre de vue que malgré les pillages les échanges commerciaux étaient très animés : pendant un mois passé dans les campements des Bugu la caravane de Valihanov vendit des marchandises dont la contre-valeur se monta à 3 026 moutons, 6 chevaux, 11 peaux de renard et 44 astracans³². Les Kirghiz proposaient surtout des bêtes domestiques mais aussi une quantité importante de fourrures (renard et martre), des bois du cerf et du feutre ; ils achetaient des tissus de coton, des surtouts, de la porcelaine, du thé et de l'argent³³. Et, faut-il le rappeler, les caravanes ne véhiculaient pas uniquement des marchandises. Ces échanges n'ont pas survécu à l'époque soviétique : les routes des *sirt* butaient alors, et butent encore de nos jours, sur des frontières fermées.

Montagnes aborigènes et bas pays colonisé

La conséquence directe de l'annexion du Kirghizstan fut son ouverture à la colonisation paysanne. Elle se déclara dès 1906, suite aux réformes agraires de Stolypin, et prit de l'ampleur en 1910/1911 lorsque la Sibérie occidentale et le nord du Kazakhstan furent saturés. Les colons s'établissaient sur les

terrains les plus propices à l'agriculture et leur poids fut inégal dans les différentes régions du Kirghizstan.

L'une des régions les plus touchées fut la partie sud-est de la dépression du lac İssik-köl où les vallées du Jetti-ögüz et du Kızılsuu, pour ne donner que deux exemples, se virent envahies par de nombreux colons d'origine russe ou ukrainienne. L'intérieur du Tian Chan ne fit pas exception dans cette première ruée : le bourg de Stolypinskoe dans la vallée du Kočkor et celui de Belo-Carskoe dans la vallée du Jungal en furent de fiers avant-postes³⁴. Mais leur avenir fut vite scellé car les conditions locales étaient trop rudes même au goût des pionniers. Les montagnes constituèrent donc une barrière à la colonisation non pas parce qu'elles étaient infranchissables mais parce que les administrateurs tsaristes étaient bien conscients des énormes investissements indispensables à leur apprivoisement.

De toute façon les méfaits de la colonisation paysanne n'étaient pas proportionnels à son extension mais aux intrusions graves dans les modes traditionnels de la gestion du territoire. Ainsi, les quatre types de pâturages pratiqués par les éleveurs kirghiz ne laissaient pas de terroirs inutilisés. Si nous ajoutons qu'ils s'occupaient à la fois de quatre espèces d'animaux domestiques (*tört tülük* : moutons/chèvres, chevaux, bovins et chameaux) il devient clair que la gestion du territoire était non seulement rationnelle mais aussi optimale. Lorsque les piémonts et les vallées basses, propices à l'agriculture, furent occupées par des colons russes tous le cycle de l'élevage fut perturbé : il n'était certes pas question de sa disparition mais il se voyait amputé de toute perspective de développement, fut-il extensif. De plus, les principaux marchés, surtout après la délimitation de la frontière avec la Chine, se retrouvèrent aussi sous le contrôle du capital russe ce qui signifie que les Kirghiz étaient sous la férule à la fois des paysans et des entrepreneurs et commerçants de l'empire. La montagne reprit son rôle de bastion : d'après les données de la Direction de l'Immigration, en 1913 les foyers kirghiz les plus riches en bêtes domestiques étaient ceux qui nomadisaient tout au long de l'année sur les *sirt* ; ils étaient suivis par leurs congénères de la partie occidentale de la dépression du lac İssik-köl, peu touchée par la colonisation à cause de son aridité, et de la vallée du Narın³⁵.

La révolte de 1916 était donc en grande partie le résultat direct de l'incursion paysanne sur le territoire traditionnel des éleveurs kirghiz. L'ordre de mobilisation ne fit que déclencher la colère. La destruction des villages de colons par les Kirghiz fut suivie par des représailles et la réquisition massive de leurs troupeaux. Les insurgés et leurs familles empruntèrent les chemins qui menaient vers la Chine et les *sirt* devinrent encore une fois le témoin d'un épisode dramatique de l'histoire kirghiz : gens et troupeaux furent surpris par un hiver précoce qui les décima. Ceux qui réussirent à atteindre la Chine le firent avec les mains vides. Parmi les représailles infligées à ceux qui étaient restés dans le pays le gouverneur du Semireč'e, le général Kuropatkin, envisagea même de créer une réserve pour les Kirghiz sur les *sirt*, « dans le pays

montagneux de Narin » et protéger de la sorte les terres fertiles des rives de l'Issik-köl destinées aux colons russes et aux cosaques³⁶. Le pays mit dix ans pour se relever de cette épreuve : en 1926 les derniers exilés rejoignirent le Kirghizstan soviétique.

Colonisation, collectivisation et sédentarisation

Ce sont les Soviétiques qui, par la réforme agraire de 1921/22, restituèrent aux Kirghiz les terrains saisis par les colons. Ils marquèrent donc leur première victoire en pourvoyant en terre les plus pauvres des Kirghiz, ceux qui n'avaient plus de bêtes pour pratiquer l'élevage et qui s'étaient reconvertis à l'agriculture. C'est ainsi que les anciens foyers de colonisation paysanne russe devinrent les premiers foyers de collectivisation. Les terres restituées passèrent des mains des colons aux mains des agriculteurs kirghiz et quittèrent donc définitivement le foncier de l'élevage.

De 1925 à 1929, période qui coïncide avec le premier plan quinquennal de la république autonome du Kirghizstan créée en 1926, les kolkhoz n'ont prospéré que dans la partie orientale de la région du lac Issik-köl. Il était beaucoup plus difficile d'imposer la logique des exploitations collectives à l'intérieur du Tian Chan. Si la première étape de la collectivisation fut marquée par la réquisition des terres des colons, la deuxième étape (1929-1932) mit fin au règne des grands propriétaires kirghiz dont les troupeaux fournirent le cheptel vif pour les premiers kolkhoz d'élevage. Il est fort probable que la coopération dans le domaine de l'élevage avait un avenir prometteur au Kirghizstan notamment lorsqu'après une période initiale de restrictions les troupeaux privés des kolkhoziens reprirent des tailles raisonnables. Dans la logique soviétique cependant collectivisation rimait avec sédentarisation. En fait ce sont les méfaits de cette dernière (choix inappropriés pour les emplacements des centres de sédentarisation, ambition de créer de gros bourgs qui n'assuraient pas une gestion efficace du territoire et qui étaient privés de toute infrastructure) qui ont déteint sur le prestige des exploitations collectives.

La vie en montagne vue par les planificateurs

Le culte de la productivité imposa de nouvelles évaluations du potentiel économique du pays. Dans les années 1930 plusieurs expéditions (géologiques, botaniques et agronomiques), organisées par le Conseil d'étude des forces productrices auprès de l'Académie des sciences de l'URSS, effectuèrent des prospections détaillées afin d'améliorer l'usage des ressources naturelles et les pratiques d'élevage. Les *sirt*, vus comme un réservoir de pâturages, occupaient une place importante dans ces études : leur couverture végétale a été analysée, les pâturages ont été classifiés, les rendements par hectare soigneusement calculés et ainsi de suite. Ces prospections avaient été complétées par les descriptions minutieuses du cycle de l'élevage des Kirghiz

pour essayer d'inscrire ensuite cet usage traditionnel des pâturages dans les pratiques des futures exploitations collectives. Reprenons donc une partie des témoignages laissés par ces expéditions.

Présence des hommes et des troupeaux sur les sirt

À la fin des années 1920, plus de 100 foyers, originaires de la région de Karakol (est de l'Issik-köl), habitaient les *sirt* tout au long de l'année. Le premier kolkhoz y fut fondé en 1931 à Mayda-adır et il réunit 25 foyers. Dans la vallée de l'Akşıyrak il y avait à la même époque 103 foyers qui à leur tour donnèrent naissance à un kolkhoz. Soixante-dix foyers habitaient dans les vallées du Taragay et du Karasay. Quant aux vallées du Jılañaç, de l'Arçalı et du Karasaz, dépendant alors de la région de Balıkçı, 84 foyers y passaient toute l'année. On constate donc que le territoire énorme des *sirt* (2,5 millions d'hectares) n'était exploité tout au long de l'année que par 400 à 500 foyers. La raison en était toute simple : la majorité des foyers d'éleveurs disposaient déjà de parcelles de terre cultivable et parfois de fauches dans le bas pays et ils étaient obligés d'y retourner en automne et en hiver. La présence d'hommes et de troupeaux sur les *sirt* s'amplifiait par périodes : en hiver et en été.

La place des sirt dans le cycle de l'élevage

Une fois la moisson terminée, certaines familles renvoyaient une partie de leurs troupeaux, accompagnés par un ou deux bergers, sur les *sirt*. Ce type de déplacement (*otor*) était pratiqué surtout par les familles qui avaient beaucoup de bêtes domestiques mais celles qui en possédaient peu pouvaient se réunir pour former un troupeau commun. Ainsi, certains hivers le nombre de bergers sur les *sirt* était multiplié par quatre : dans la région de Karakol plus de 500 foyers et entre 1/3 et 2/3 du cheptel hivernaient en altitude ; dans la région de Jeti-ögüz, entre 40 et 50 foyers partaient en *otor* ; pour celle de Balıkçı ils étaient entre 20 et 30.

On dispose du même type de données pour la région de Narın pour l'année 1927 : 53 % des troupeaux de la haute vallée du Narın (en amont du bourg de Narın) et 30 % et 35 % des troupeaux de la basse vallée du Narın et la vallée de l'Ottuk (un affluent du Narın) hivernaient sur les *sirt*. Ces troupeaux consistaient en moutons et en chevaux, les bovins étaient le plus souvent gardés en bas. Mais, dans les vallées de l'Akşıyrak et de l'Eñilček on voyait en hiver même des chameaux³⁷.

Les *otor* descendaient dans le bas pays pour la reproduction des animaux, ce qui représentait un grand inconvénient : même si les chemins de retour suivaient les adrets, les animaux pleins devaient traverser des cols difficiles avant la fonte des neiges, en février-mars, ce qui entraînait beaucoup d'avortements. Dans les familles qui passaient l'année sur les *sirt* l'agnelage et le poulinement se passaient en pleine air.

Quant à la saison estivale, elle réunissait sur les *sirt* trois types d'éleveurs : (1) ceux qui avaient gardé leurs troupeaux dans le bas pays en hiver ; (2) ceux

qui y étaient descendus pour la reproduction et (3) ceux qui vivaient sur les *sirt* toute l'année. Dans les deux premiers cas, à partir du mois de mai, les troupeaux se dirigeaient vers les pâturages de poche en broutant les étages successifs de la végétation. Au mois de juin cette vague de transhumants se divisait en deux parties : les uns traversaient les cols et montaient sur les *sirt* où ils restaient jusqu'au mois de septembre ; les autres se satisfaisaient tout au long de l'été des estivages de poche en remontant seulement vers les fonds des vallées car ils ne disposaient pas d'un nombre suffisant d'animaux de somme pour franchir les cols avec les yourtes et les ustensiles. Ceux qui hivernaient sur les *sirt* quittaient pour leur part les vallées encastrées où ils avaient protégé leurs troupeaux en hiver et rejoignaient les alpages : leurs déplacements étaient minimaux et il suffisait parfois de changer de versant. Les troupeaux du bas pays quittaient les *sirt* au mois de septembre bien avant les premières chutes de neige pour pouvoir traverser à temps les cols.

Dès les années 1930, il apparaît que malgré leur enthousiasme les planificateurs tardent à proposer de meilleures solutions pour la gestion de la haute montagne. D'où ces descriptions minutieuses du cycle traditionnel de l'élevage qui représentent d'une certaine façon un hommage au savoir-faire kirghiz.

Les pratiques traditionnelles au service du socialisme

Les trois types d'utilisation des pâturages des *sirt* seront préservés tout au long de la période socialiste. La sédentarisation devait cependant se manifester au dessus de 3 000 m d'altitude par la construction des maisons pour les bergers, des enclos pour le bétail et des entrepôts pour les fourrages. Les routes, bien sûr, devaient conquérir la montagne et relier même les pâturages les plus éloignés aux centres culturels du bas pays. L'épanouissement programmé de l'élevage au Kirghizstan se heurta cependant à plusieurs obstacles majeurs : (1) à partir de 1 800 m d'altitude l'agriculture était risquée et à partir de 2 500 m elle était impossible ; (2) au dessus de 3 000 m il n'existait que des prairies alpines dont la couverture herbeuse ne laissait que très peu d'espoir à la pratique des fenaisons ; (3) en fonction des deux conditions précédentes, l'élevage au Kirghizstan ne pouvait se développer qu'à partir des pâturages naturels, sans apport significatif des affouragements mais (4) les pacages d'hiver étaient insuffisants et (5) ils étaient éloignés des centres agricoles qui pouvaient éventuellement produire du fourrage. Si, les planificateurs jusqu'à l'après-guerre semblaient tenir compte de ces obstacles, il semble que leurs successeurs qui visaient le « socialisme développé » (1964-1985) les avaient oubliés.

L'histoire des kolkhoz et sovkhos au Kirghizstan est à écrire. Elle se limite le plus souvent à des tableaux statistiques dont l'interprétation ne nous renseigne que très superficiellement sur leur fonctionnement. Nous disposons toutefois de deux études ethnographiques dont l'une concerne

directement notre sujet³⁸. Elle a été effectuée par une équipe, sous la direction d'Abramzon, dans les villages de Darxan, Čičkan et Saruu, rive sud de l'İssik-köl, entre 1952 et 1954. Nous y trouvons notamment des renseignements sur la « reconquête des *sirt* » après le déclin général de l'élevage suite à la Guerre.

Le kolkhoz « Alatoo » (réunissant les villages de Darxan et de Čičkan) prospérait tant bien que mal mais sa participation à la « compétition socialiste³⁹ » était mise en question faute de fourrages, c'est-à-dire que le kolkhoz n'arrivait pas à nourrir en hiver la quantité de bêtes que nourrissaient les estivages. La solution immédiate, et traditionnelle, fut d'accroître la surface des pâturages d'hiver. En 1947, un groupe d'éleveurs expérimentés eut pour tâche de prospecter les *sirt*. Il constata que dans la vallée de l'Üzöñü Kuuš de vastes pacages n'étaient pas enneigés en hiver. Aussitôt, « quelque centaines de chevaux » et « 17-18 troupeaux de moutons⁴⁰ » y furent envoyés pour hiverner. Suite à cet essai prometteur, on décida d'investir dans l'infrastructure des *sirt*. En 1949, plusieurs habitations en dur et un bâtiment pour tondre les moutons furent construits près du col Söök, à plus de 4 000 m d'altitude. L'une des maisons abritait un médecin et une sage-femme, une autre était occupée par un magasin ; le reste servait d'entrepôts et d'aire de repos pour les familles des bergers transhumants. En 1950, la route de Barskoon fut réparée et put être empruntée par les premiers véhicules. En 1953/54, suite à un hiver qui décima les troupeaux hivernant sur les *sirt*, il fut décidé de renforcer leur « modernisation ». La construction des maisons pour les bergers et des enclos pour les troupeaux fut entreprise. Vers la fin des années 1950 on jeta les fondations de Karakolka, le « centre » de la vallée du Taragay. Entre 1954 et 1956, la route de Barskoon fut allongée de deux ramifications : l'une vers Karakolka et l'autre vers la vallée de l'Akšiyrak⁴¹. Beaucoup de ces travaux furent organisés et menés à bien par le Komsomol.

La partie orientale de la vallée du Taragay fut donc exploitée par les troupeaux du kolkhoz « Alatoo ». Au début des années 1950, son cheptel vif comprenait 23 163 moutons, 927 chevaux et 1 199 têtes de gros bétail. Pendant la période de reproduction, les bêtes étaient gardées sur les pâturages situés dans les vallées du Juuku et du Čičkan. Fin juin, les troupeaux de moutons et de chevaux montaient sur les *sirt* et se dispersaient dans les vallées de l'Arabel-suu, du Taragay et du Karasay. La montée était organisée avec grand soin car tous les kolkhoz de la région envoyaient leurs troupeaux sur les *sirt* en même temps et par la même route. Les chevaux ouvraient le chemin, suivis par les moutons ; venaient enfin les chameaux et les boeufs qui transportaient les yourtes et les ustensiles des bergers. Il fallait entre trois et quatre jours pour atteindre la vallée du Taragay. Les troupeaux y restaient pendant quatre mois. Au mois de septembre, ils se dirigeaient vers les pâturages d'hiver situés dans la vallée de l'Üzöñü Kuuš. L'affouragement en hiver était assuré par le kolkhoz. Dès 1954, des efforts avaient été déployés pour accroître la quantité de foin : 150 ha de prairies naturelles situées dans la vallée du Taragay

étaient fauchées une fois par an. En février, les juments descendaient dans le village pour le poulinement suivies, au mois de mars, par les brebis. Les troupeaux évitaient alors le col du Juuku, trop difficile pour les animaux pleins, et suivaient la route carrossable en traversant le col de Söök⁴².

Quant à la partie occidentale de la vallée du Taragay, elle était occupée par 21 bergers venus du sovkhos « Barskoon ». Ils s'occupaient de moutons, de yacks et de chevaux. Le cycle d'élevage était le même que celui pratiqué par le kolkhoz « Alatoo ». En été, les meilleurs pâturages pour les moutons étaient situés dans la vallée du Jamanečki. En hiver, ils cherchaient la protection des intempéries dans les vallées des affluents du Taragay dont les plus convoités étaient celles du Janjjer et du Jagalmay⁴³.

Les bergers des kolkhoz qui restaient sur les *sirt* tout au long de l'année y étaient accompagnés par leurs épouses et un frère ou un grand fils pour les aider. Ils habitaient dans des yourtes mais ils avaient tous un logement dans le village. Les enfants à scolariser étaient confiés à des parents et ils ne retrouvaient leurs familles que pour les vacances d'été. Les bergers et les gardiens des chevaux s'associaient souvent dans des groupes de deux ou trois yourtes pour la meilleure utilisation des pâturages. Ils étaient aidés ponctuellement par les autres membres du kolkhoz pendant la tonte⁴⁴ et la traite⁴⁵. Les postes de radio assuraient le lien avec l'extérieur. L'autorisation de posséder plus de bêtes privées que les autres membres du kolkhoz était leur plus grande récompense. Ces dernières étaient gardées ensemble avec le troupeau collectif. Ce sont ces bergers qui firent monter les premiers bovins sur les *sirt* afin de pourvoir leurs foyers en produits laitiers.

Les pratiques traditionnelles à la merci du socialisme

Dès les années 1960, les premiers signes de manque de pâturage se manifestèrent. Les kolkhoz de la région de Jeti-ögüz et de la région de Narin commencèrent à se disputer les pacages dans la vallée du Taragay. En effet, lorsqu'au début des années 1950 les bergers du kolkhoz « Alatoo » colonisèrent les vallées du Taragay et de l'Üzöñü Kuuš, ils ne firent que profiter de la faiblesse provisoire des kolkhoz d'élevage dans la vallée du Narin. Dès 1960, ces derniers commencèrent à revendiquer les territoires en question en insistant sur le fait qu'il s'agissait de « leurs meilleurs pacages ». Ils mirent en avant que les kolkhoz de la région de Jeti-ögüz en étaient trop éloignés et en conséquence ils ne les utilisaient pas d'une façon efficace. Si les éleveurs des rives du lac avaient besoin de quatre jours pour atteindre la vallée du Taragay, ceux de la vallée du Narin le faisaient en une seule journée. En janvier 1960, il n'y avait que quatre troupeaux de moutons (à peu près 2 400 têtes) hivernant dans cette vallée alors qu'elle pouvait en nourrir quinze. Malgré l'abondance des pâturages, les troupeaux venus de la vallée du Narin étaient chassés ou alors on ne les laissait accéder que sur des pacages déjà broutés. Le manque de pâturages éprouvés par cette région avait fait que de 60 000 têtes dans les

années 1930, il ne restait plus que 23 000 têtes et les dettes des kolkhoz envers l'état ne faisaient que croître⁴⁶.

Peu de bergers de nos jours se rappellent l'avant 1960. Ce qui a marqué le plus leurs souvenirs c'est l'accroissement démesuré des troupeaux par la suite, la surcharge des pâturages et l'introduction des nouvelles races ovines peu adaptées aux conditions du pays. Leur travail devenait de plus en plus lourd et en conséquence ils abandonnaient les pratiques traditionnelles pour adopter des comportements proches de « je-m'en-fichisme »⁴⁷. Les témoignages que nous avons pu recueillir dans la vallée du Balgart illustrent l'esprit de cette époque.

D'une façon générale, les kolkhoz de la région de Ton étaient mal aimés sur les *sirt* à cause de leur comportement expansionniste⁴⁸. L'un d'entre eux, du nom de « Lénine », avait comme centre administratif le village de Bökönbaev. Spécialisé dans l'élevage de moutons à toison fine, ses troupeaux étaient devenus rapidement omniprésents dans la vallée du Balgart. Avec 60-70 000 têtes de moutons, le kolkhoz manquait de pâturages d'hiver car ceux qui étaient disposés sur les rives du lac étaient vite devenus insuffisants. C'est ainsi qu'il colonisa les vallons de l'Arčali et du Jilaňaç, au détriment des bergers de la vallée du Narin, et y fit construire une trentaine de fermes dans les années 1960. Les chevaux, les yacks et les moutons y passaient l'hiver. Les brebis de reproduction étaient inséminées artificiellement en décembre et gardées dans des fermes sur les rives du lac jusqu'à l'agnelage. En mai-juin, elles sortaient tout d'abord sur des pâturages de printemps puis, fin juin, rejoignaient les pâturages du Balgart par le col du Ton en un jour. Elles y restaient trois ou quatre mois et en automne les troupeaux empruntaient la route par le col du Tosor pour se rendre sur les rives du lac⁴⁹.

Puisque le kolkhoz « Lénine » est l'un des rares kolkhoz qui a survécu à la privatisation, nous y reviendrons encore une fois en décrivant l'utilisation actuelle des *sirt*. La plupart des bergers qui ont connu la vallée du Balgart à l'époque des kolkhoz n'ont d'autres souvenirs que le grand nombre de bêtes et l'épuisement de la couverture herbeuse. Le nombre de bêtes les poursuit jusqu'à nos jours car l'histoire de leur propre kolkhoz ainsi que celle des kolkhoz voisins est souvent réduite à la taille des troupeaux : « Nous avions douze troupeaux (*koroo*) de moutons dans la ferme d'Ottuk. Mais dans la vallée du Karasaz il y avait beaucoup plus de moutons que nos douze troupeaux. Dans le kolkhoz d'Ulakol, il y avait 40 000 moutons et 1 000 chevaux, tous se rendaient sur les *sirt*. En effet, nous avions au départ 60 000 moutons, puis les villages de Tuurasu et de Šorbulak se sont séparés et nous leur avons donné 20 000 moutons et tous les yacks. [Aviez-vous des bergeries pour tous ces 40 000 moutons ? – notre question]. Non, il n'y a que les brebis de reproduction qui étaient gardées dans des bergeries, les autres bêtes restaient sur les *sirt* »⁵⁰.

Dans les années 1970-1990 les bergers avaient de moins en moins d'initiative ce qui a entraîné, comme nous l'avons dit, la perte du savoir-faire

traditionnel. Les moments les plus décisifs dans le cycle de l'élevage – l'accouplement et l'agnelage – ne les mobilisaient que partiellement car les brebis de race étaient inséminées artificiellement et elles agnelaient dans des bergeries chauffées, souvent sous la surveillance des zootechniciens. En hiver, il ne s'agissait plus d'exploiter des terroirs en fonction de leurs expositions : lors des chutes de neige, les bergers se servaient du fourrage assuré par le kolkhoz. De même que des vétérinaires étaient chargés de surveiller la santé des troupeaux, des zootechniciens et des botanistes décidaient de l'usage des pâturages et des dates de montée des animaux. De plus en plus de troupeaux empruntaient les routes carrossables et l'équipement des bergers était transporté en camion tandis que leurs familles les rejoignaient en voiture et même en bus. Sur les estivages, les bergers avaient des parcelles délimitées, séparées par des fils de fer, et leur rotation était décidée par les zootechniciens. Tous s'accordent à dire que quand de telles parcelles n'existaient pas, leur travail devenait très lourd car ils devaient rester à côté des troupeaux pendant toute la journée pour les empêcher de se mélanger ou de s'introduire sur les pacages des autres bergers. Chargés du même type de troupeau pendant plusieurs années, leur contact avec les autres animaux domestiques devenait de plus en plus lointain. Cette absence d'initiative, et donc de responsabilité, fait-elle dire à la plupart des bergers que c'était quand bien même « une époque bénie » ? De cette « époque bénie » ils gardent tous cependant une image dérangeante : l'état des pâturages qu'ils décrivent par un seul mot *takir* « sol dénudé et piétiné ».

Tous ces développements peuvent être observés à partir d'un cas concret : l'élevage du yack. Ceci est d'autant plus intéressant pour notre propos que les *sirt* du Tian Chan étaient l'une des régions de l'URSS où cette activité avait été considérée comme très porteuse.

Le yack : un ancien connu resté sauvage

L'une des premières mentions de sa présence sur les *sirt* du Tian Chan se trouve dans le récit de Severcov : en 1867 le chef des Saribagış, Ūmbet-alı, offrit au zoologue russe un mâle, deux femelles et un bouvillon. En fait, ces animaux avaient été raziés chez les Čerik, dans la vallée de l'Atbaşı. D'après Severcov, les autres tribus importantes du Kirghizstan du nord (Bugu, Saribagış, Sayak et Solto) n'élevaient pas de yacks même si les conditions naturelles des *sirt* convenaient parfaitement à ces animaux⁵¹.

Chez les Kirghiz dont le troupeau a toujours été mixte (moutons, chèvres, chevaux, bovins et chameaux), le yack ne répondait pas à des besoins particuliers. À l'occasion il était utilisé comme animal de somme mais on lui préférait les bœufs ou les chameaux ; on trayait les femelles qui donnaient autant de lait que la race bovine locale⁵² mais dont la traite était beaucoup plus fatigante ; on mangeait la viande de yack mais elle n'était pas aussi appréciée que celle de mouton ou de cheval.

Dans les années 1930 l'élevage du yack avait cependant acquis une certaine importance dans deux grandes zones : sur les *sirt* du Kirghizstan et dans les Pamirs⁵³. Au nord, des troupeaux importants de yacks existaient chez les Moŋoldor (1 803 têtes en 1926) et chez les Čerik (2 016 à la même époque) qui estivaient dans la vallée de l'Aksay et qui hivernaient dans la vallée de l'Atbaši. Quant aux Sarıbagış, qui représentaient la majorité des estivants dans la vallée de l'Arpa, ils n'en avaient que très peu. Plus au nord, on trouvait des yacks chez les Kīdik de la région du Ton tandis que dans les régions voisines de Barskoon et de Jeti-ögüz leur nombre était insignifiant⁵⁴. L'une des explications du nombre peu important de yacks résidait dans le fait que relativement peu de foyers passaient toute l'année à une altitude satisfaisante pour les yacks : dès que les hivernages étaient situés dans le bas pays, son élevage devenait problématique.

Jusqu'aux années 1960 le yack échappe à l'attention des planificateurs et son nombre au Kirghizstan reste modeste : à cette époque il n'y en avait que 15 000 têtes sur l'ensemble du pays. Mais en 1963 le Conseil des ministres publia un décret « Sur le développement de l'élevage des yacks dans les kolkhoz et sovkhos de la république ». Il est intéressant de voir le contexte économique et écologique qui est à l'origine de cette décision.

Au début des années 1960 le cheptel au Kirghizstan dépasse le chiffre de huit millions de moutons et d'un million et demi de têtes de gros bétail qui correspond au seuil de la capacité des pâturages du pays⁵⁵. Ceci entraîne plusieurs conséquences importantes. Dans un premier temps on diminue le nombre de chameaux et de chevaux et la taille des troupeaux privés des membres du kolkhoz. On commence à remplacer les races locales de mouton et de bovin par des races plus productrices mais moins adaptées aux conditions du pays. Malgré ces mesures les pâturages continuent à faiblir et le rendement des animaux aussi. C'est à ce moment donc qu'on voit dans le yack une possibilité de maintenir, sinon d'accroître, la production de l'élevage. Les yacks pouvaient utiliser des pâturages inaccessibles aux autres animaux domestiques et donc inexploités. Ils n'avaient pas besoin d'affouragement en hiver et n'aggravaient pas le déficit fourrager du pays. Le lait des femelles, très riche en matière grasse, pouvait permettre d'améliorer la qualité du lait des bovins qui, faute de pâture suffisante, était de plus en plus maigre. Enfin, le yack était un producteur de viande presque gratuite.

Au milieu des années 1960 les yacks apparaissent dans les troupeaux des kolkhoz un peu partout au Kirghizstan. Les animaux viennent le plus souvent de la région d'Atbaši. Beaucoup de gens se souviennent de leur apparition d'autant plus qu'elle coïncide avec le départ des gardiens de troupeaux pour les *sirt* et la construction des maisons pour les y accueillir. Les bergers, et leurs familles, se spécialisent dans la mesure où ce sont ceux qui avaient accueilli les premiers animaux qui en restaient chargés pendant des années. Voici un témoignage sur cette époque : « Les yacks, nous sommes allés les chercher à Atbaši en 1965. Nous en avons pris 70 têtes, dont 40 femelles reproductrices

(*kunaajin*), 12 mâles non castrés (*buka*) et des génisses... Ces 70 yacks ont été à l'origine d'un troupeau de 300 têtes. Nous trayions les femelles. Nous les avions bien apprivoisées, nous pouvions même nous servir de trayeuses électriques. Une femelle (*topozdun inegi*) ne donnait que 2-3 l de lait par jour mais c'était du lait épais, gras. Nous le mélangions au lait de vache et nous l'envoyions à l'usine de beurre à Narin⁵⁶ ».

Vers 1976 le nombre de yacks au Kirghizstan avait doublé et atteint le chiffre de 40 000 têtes pour passer, en 1983, à 66 100 têtes appartenant à 126 unités économiques (*kolkhoz*, *sovkhos* et stations expérimentales). Malgré l'accroissement de son effectif, le yack tardait à répondre aux espoirs. Très peu de *kolkhoz* disposaient de main d'œuvre pour traire les femelles. On s'était aperçu assez rapidement que les femelles traitées ne vêlaient pas chaque année et que les veaux, quand ils étaient privés de lait, croissaient lentement. On arrêta donc la traite des femelles presque partout. De plus en plus de *kolkhoz* peinaient à remplir les quotas de viande à cause de la lente croissance des animaux. On commença à se poser des questions sur l'utilité de l'élevage du yack et les gardiens des troupeaux ne se sentaient pas valorisés. Les yacks paissaient tout au long de l'année en plein air. Le seul souci de ceux qui s'en occupaient était de ne pas perdre le troupeau : c'est pour cette raison que de temps en temps ils allaient le visiter. La bouse ne pouvait pas être utilisée car les yacks étaient loin de l'habitation : sur les *sirt* où le combustible était cher ceci représentait un désavantage majeur. L'accouplement, ainsi que le vêlage, se passaient sans intervention de la part du gardien. Par contre, il devait traverser chaque année une période très éprouvante lorsqu'il était obligé de protéger les veaux nouveaux-nés des loups. La castration et la traite, quand elle était pratiquée, étaient donc les seuls contacts directs entre les hommes et les animaux⁵⁷.

Au milieu des années 1980, fatigués de cette expérimentation, plusieurs *kolkhoz* envoyèrent leurs yacks à l'abattoir. Ceux qui les préservèrent s'en servirent au début des années 1990 pour payer les salaires en retard et les dettes des *kolkhoz*. En 1996, quand la plupart des *kolkhoz* privatisèrent leurs cheptels vifs, il ne restait plus que 22 600 têtes. Les yacks n'étaient pas des favoris parmi les Kirghiz et, à l'exception des anciens gardiens de troupeaux, ceux qui en obtinrent comme quote-part les abattirent. En 2000, il ne resta que 16 300 têtes. Et si le yack n'a pas disparu au nord du Kirghizstan, c'est grâce à l'initiative privée sur laquelle nous reviendrons plus loin.

La fin de la gestion collective

À la fin des années 1980, l'élevage intensif à la soviétique avait atteint ses propres limites. Soixante ans d'intervention soviétique dans la gestion de la haute montagne se soldaient, pour ne parler que de ce qui touche le plus directement à notre thème, par la dévaluation des pratiques traditionnelles et par une dégradation des pâturages proche d'une catastrophe écologique.

C'est dans ce contexte qu'en octobre 1990, le plénum du comité central du Parti communiste du Kirghizstan prend la décision d'un passage graduel à l'économie de marché. Même si les modes de ce changement avaient été correctement formulés au départ, ils prirent une tournure tout à fait différente à cause de la crise économique qui suivit le démembrement de l'URSS⁵⁸. La privatisation au début des années 1990 répéta certains excès de la collectivisation des années 1930 : brusque et non pas graduelle, confiée au zèle, souvent démesuré, des autorités locales. En profitèrent ceux qui réagirent tout de suite, à la différence de la majorité des acteurs économiques qui ne sortirent de leur inertie que cinq ou six ans plus tard. Entre-temps, le cheptel vif avait fondu tantôt envoyé à l'abattoir par des chefs sans scrupule, tantôt utilisé pour payer les dettes des kolkhoz dans un contexte d'inflation galopante, tantôt privatisé sur des bases ouvertement clientélistes. Ainsi, à la phase finale, les membres des kolkhoz n'eurent droit qu'à des quote-parts maigres sans parler de ceux qui n'en obtinrent pas.

Une partie importante de la population qui s'était éloignée de l'élevage perdit très rapidement les bêtes qui lui avaient été attribuées : elles furent abattues pour pourvoir les foyers en viande ou vendues pour faire entrer de l'argent liquide. Les bergers, par contre, possédaient un savoir-faire relativement important et ils étaient aussi dans de meilleures positions lors de la privatisation du cheptel car ils connaissaient les troupeaux. Ils avaient aussi un nombre plus important de bêtes privées, un privilège qui leur avait été accordé par les kolkhoz. En y ajoutant leurs quote-parts, ils réussirent à constituer des troupeaux, certes de taille modeste mais d'un apport économique certain. D'une façon générale, les régions anciennement spécialisées dans l'élevage, comme celles d'Atbaši, de Nařin, de Kočkor, de Jungal et de Toņ ont été plus rapides à le réorganiser soit sur une base privée soit sur une base coopérative. Les *sirt*, désertés pendant quelques années entre 1992 et 1995, recommencèrent à accueillir des bergers et des troupeaux. Leur exploitation actuelle nous permettra de clore notre parcours dans l'histoire de la gestion de la haute montagne et l'évolution des pratiques d'élevage au Kirghizstan. Avant d'entreprendre de brèves excursions dans les *sirt* les plus importants précisons, dans la mesure de possible, leur statut foncier actuel.

Ce n'est qu'en 2001 que la propriété privée est devenue effective sur une partie des terres cultivables. Quant aux pâturages, leur gestion relève de plusieurs niveaux administratifs et ils sont divisés en trois catégories : ceux qui sont gérés par l'état car ils sont utilisés par plusieurs *oblast'* à la fois (la dépression du lac Soņ-kōl ; la vallée du Suusamır) ; ceux qui sont gérés par les *oblast'* car ils desservent des éleveurs venus de régions différentes (la plus grande partie des *sirt*) ; ceux qui sont gérés par les régions car ils ont une importance uniquement locale.

Sur les *sirt* nous observons trois formes de gestion : il y existe encore des terrains dont l'usage est gratuit afin de promouvoir leur utilisation (vallée de l'Akšiyrak, certaines parties de la vallée du Taragay) ; dans certains endroits

on s'acquitte d'un droit d'accès par mois et par tête de bétail ; ailleurs des centaines d'hectares de pâturage sont régies par des contrats de location de 5 ans et plus.

À ces trois formes de gestion correspondent des usagers différents : les pacages encore gratuits et les droits d'accès sont pratiqués par les bergers de village tandis que les propriétaires privés, qu'ils soient de simples éleveurs chargés des troupeaux familiaux ou des « fermiers », ont le plus souvent recours aux contrats de location.

Les sirt de nos jours

Les sirt de Jeti-ögüz

Ils comprennent les vallées de l'Arabel-suu, du Karasay, du Taragay et de l'Akšyryak et sont utilisés, comme leur nom l'indique, par les éleveurs de la région de Jeti-ögüz (cf. Carte 3).

Le paysage humain

La vallée du Taragay dispose d'un centre – Karakolka – désigné le plus souvent comme « le Trust ». Il est constitué de seize maisons électrifiées qui ont une longue histoire : construites au départ pour servir de base de ravitaillement au poste frontalier tout proche (il n'existe plus), elles ont accueilli ensuite les employés d'une station météorologique et sismologique puis ceux d'une unité d'affouragement. De nos jours, la station météorologique a fortement réduit le nombre de ses employés tandis que l'unité d'affouragement n'existe plus. Les seize maisons sont donc toutes occupées par des éleveurs et la seule exception est la famille du médecin.

En plus des maisons du « Trust », la vallée du Taragay abrite d'autres maisons construites spécialement pour les gardiens des troupeaux. Elles ont été livrées en hélicoptère après le *jut* de 1978-1979⁵⁹. Les maisons sont situées dans les vallons des multiples ruisseaux qui descendent des montagnes pour se jeter dans le Taragay (cf. Photographie 5 en fin du volume). Chaque vallon porte un nom : Kara čunkur « La dépression noire » car en hiver le vent balaie la neige et l'endroit reste « noir » ; Uzunturuk « L'habitat long » car la maison est située sur un promontoire allongé, etc. La microtopographie de la vallée se fait le plus souvent d'après les affluents du Taragay.

Toutes les maisons ont été privatisées en 1998 et vendues aux « prix coûtants » soit aux bergers qui les occupaient déjà, soit aux anciens employés de la station de météorologie et de l'unité d'affouragement. De nos jours, elles abritent des foyers de taille variable : certaines ne sont occupées que par un couple de vieux bergers qui accueille en été de la main d'oeuvre supplémentaire et des petits enfants en vacance, d'autres comptent entre six et neuf personnes et dans ce cas le vieux couple est rejoint par l'un de ses fils avec son épouse et leurs enfants.

Les gens s'exilent sur les *sirt* pour deux raisons principales. La première et la plus importante est que les villages sont surpeuplés et les terres cultivables ne suffisent pas⁶⁰. A titre d'exemple le village de Barskoon (8 000 habitants) ne dispose que de 1 700 ha de terres cultivables dont 1 399 ha sont irrigables. Elles ont été distribuées à raison de 0,22 ha par habitant ce qui, de l'avis commun, est fort insuffisant et ce qui est exprimé le plus souvent par le constat : *ayilga batpaybiz* « on ne tient pas dans le village ». Au surpeuplement des villages s'ajoute le chômage : en l'absence d'industries il ne reste pas d'autres débouchés que l'agriculture et l'élevage. Par endroits, dit-on, il y a plus de bergers que de bêtes domestiques. Les bergers des kolkhoz qui ne se sont pas reconvertis se sentent de nos jours satisfaits. Ceux des jeunes qui parviennent à se faire employer comme bergers par le village se sentent privilégiés. Il y en a beaucoup qui n'hésiteraient pas à vivre sur les *sirt* tout au long de l'année s'ils y trouvaient des maisons vacantes. Dans la vallée du Taragay cohabitent donc sans heurts et sans mésentente deux générations : les anciens qui ont passé toute leur vie à côté des troupeaux et les jeunes qui n'ont pas eu d'autres choix que les troupeaux.

Les usagers

Ils se divisent en deux catégories : ceux qui y habitent tout au long de l'année et ceux qui y montent pour l'estive. Parmi les habitants permanents (32 familles pour toute la vallée) on distingue deux sous-catégories : les « anciens » et les « nouveaux-venus ». Parmi les anciens, mentionnons Batma Jumušova (67 ans, de Barskoon) qui y vit depuis 1969 et Karip Musaev (53 ans, de Tamga) qui s'y est installé en 1976. Les nouveaux-venus, tous des jeunes, se sont installés dans la vallée vers 1996 en fonction de la disponibilité de maisons vacantes.

En été, entre 15 et 20 bergers montent de Barskoon : leur arrivée dans le Taragay se situe entre le 15 avril et début mai et leur retour entre la fin septembre et le 15 octobre. Ils amènent entre 2 000 et 3 000 moutons et à peu près 400 têtes de gros bétail. Pendant la montée, ils suivent la route, traversent les cols de Barskoon et de Söök, puis empruntent les chemins des troupeaux qui les mènent aux pacages : les bergers sont donc très dépendants de l'ouverture des cols. Si celui de Barskoon est nettoyé en hiver par les exploitations minières de Kumtör, le col de Söök est fermé de novembre à mai et son ouverture au printemps est à la charge des services techniques de la commune de Barskoon. Il n'y a pas de troupeaux d'autres villages qui viennent estiver dans la vallée du Taragay à cause de son éloignement. Les bergers des troupeaux transhumants sont rétribués 15 soms⁶¹ par tête de mouton et 45 soms par tête du gros bétail par mois.

Quant aux habitants permanents de la vallée, ils s'occupent soit de troupeaux familiaux⁶², soit de troupeaux appartenant à des coopératives. Dans le premier cas, le nombre de bêtes est important : à titre d'exemple, un tel troupeau comprend 260 moutons, 12 vaches, 12 chevaux et juments. Dans

le deuxième cas, il s'agit le plus souvent des troupeaux de yacks de 100 à 150 têtes auxquels les gardiens ajoutent leurs propres bêtes souvent peu nombreuses : le gardien du troupeau de yacks d'une coopérative de Tamga possède lui-même une dizaine de yacks, six bovins, dix moutons et trois chevaux de monte. Il est payé 10 soms par tête et par mois mais uniquement pour les femelles et pour les veaux de l'année. Lorsque la coopérative ne dispose pas de liquide, le gardien reçoit sa rétribution en nature, c'est-à-dire en yacks. À la question « Pourquoi vous occupez-vous des yacks ? », sa réponse est simple : « Il ne reste plus de moutons »⁶³.

Les bêtes et les pacages

En été les bêtes du village s'ajoutent aux bêtes des habitants permanents et les pâturages de la vallée du Taragay accueillent à peu près 1 000 chèvres, entre 10 000 et 15 000 moutons, environ 1 000 chevaux, 500 bovins et autour de 1 000 yacks. Ces derniers sont partagés entre huit gardiens dont deux sont chargés de troupeaux privés et six de troupeaux appartenant aux coopératives.

Les pacages sont gérés par l'*oblast* de l'Issik-köl. La plupart des habitants permanents ont loué des parcelles délimitées, de 100 à 150 ha, pour une durée de 7 ans au prix de 1 som par ha et par an. Chacun possède donc une carte sur laquelle sa parcelle est indiquée. Les bergers qui viennent estiver dans la vallée disposent de pacages qui leur sont réservés et qui sont encore gratuits. Il existe aussi un certain nombre de prairies qui sont réservées à la fauche. Elles sont partagées parmi les habitants permanents sur le même principe que les pacages. Leur rendement est faible et un supplément du fourrage est monté en camion depuis le village. Il est utilisé avec parcimonie et destiné uniquement aux brebis pleines et aux jeunes animaux nés dans l'année.

Les profits de l'élevage

Tous s'accordent à dire que leur vie n'est pas mauvaise, elle est moyenne – *orto*. Dans un Kirghizstan où de l'avis commun la survie dépend des bêtes (*mal menen jan bagabiz* « C'est avec les bêtes que nous faisons vivre nos âmes »), les habitants de la vallée sont plutôt du bon côté. Ils produisent des laitages, de la viande, du combustible, de la laine, du duvet et des peaux. Tous les foyers possèdent des vaches (d'une à six) dont le lait transformé donne du lait caillé et de la crème fraîche (pour la consommation immédiate) et du beurre (utilisé surtout en hiver). Les brebis et les juments ne sont pas traitées : on considère dans le premier cas que les agneaux survivent et grandissent mieux s'ils ont tout le lait de leurs mères tandis que dans le deuxième cas c'est surtout une question de manque de main d'oeuvre. Dans quelques cas rares, on traite les femelles des yacks ou, plus précisément, les métisses d'une femelle de yack et d'un taureau, appelées *argin*, particulièrement appréciées à cause de leur lait gras.

Pendant la saison estivale la consommation de viande prend la forme de *serine* : cinq à six familles voisines se réunissent et chacune abat à son tour un agneau ou, plus rarement, un chevreau. Un festin, on peut dire hebdomadaire, est organisé pendant lequel on mange en commun les tripes préparées avec des pâtes et chacun des invités a droit à un *jilik* « os » : c'est à lui de voir s'il le consomme sur place, s'il le laisse (*ustukan*) dans la famille des hôtes ou s'il l'emporte chez lui. Au début de l'hiver chaque foyer abat une ou deux têtes de gros bétail (*sogum*) : un bœuf ou bien un yack. La viande, salée et conservée au froid, est consommée tout au long de l'hiver.

L'unique combustible dans la vallée est fourni par les excréments des animaux domestiques : ceux des moutons et des yacks, désignés par un seul mot – *köŋ* – sont mieux appréciés car ils brûlent lentement et dégagent beaucoup de chaleur ; la bouse des bovins – *tezek* – est tolérée mais on considère qu'elle produit surtout de la fumée. Enfin, en ce qui concerne la laine des moutons, le duvet des chèvres et les peaux de tous les animaux domestiques, les habitants de la vallée n'ont pas besoin de se déplacer : les commerçants montent eux-mêmes en camions pour les acheter. Quels que soient les prix proposés, on considère que ce type d'échange est plus profitable que les descentes éventuelles aux marchés du bas pays.

La dépendance du bas pays

Par contre, pour les denrées et marchandises nécessaires, on ne se confie pas aux marchands itinérants : une fois par an, en automne, les familles font des emplettes qui consistent en farine, sucre, thé, tabac et... vodka. La farine est la denrée essentielle : elle est à la base de l'alimentation qui peut se passer de viande et de légumes mais pas de farine et de laitages. C'est pour cette raison que même les habitants permanents font des efforts pour cultiver, ou plus exactement pour faire cultiver, les parcelles qui leur appartiennent au village. Ceux qui parviennent à satisfaire leur besoin en farine jouissent d'un niveau de vie nettement meilleur. Quant à la vodka, si par rapport aux autres régions du pays les habitants des *sirt* font preuve d'une abstinence exceptionnelle, ils ne peuvent pas néanmoins envisager leurs festivités sans un stimulant alcoolique⁶⁴.

Il n'y a pas de consensus sur le combustible : les uns disent qu'ils en ont suffisamment, les autres doivent en faire monter du village⁶⁵. La dépendance en combustible et en denrées explique que de nos jours ils parlent de deux types de *jut* : l'un qui frappe les animaux et l'autre qui frappe les gens, lorsque l'ouverture du col ne se fait pas dans les délais normaux.

Les descentes au village ont des rythmes différents pour les vieux et pour les jeunes⁶⁶. Les vieux n'y vont qu'une fois par an, d'habitude en automne pour vendre des bêtes au marché et pour faire les emplettes. Ils s'y rendent aussi à l'occasion des *toy* (circoncisions, mariages) et des *as* (commémorations). Les jeunes, par contre, peuvent être mobilisés en été pour les travaux agricoles : tous ont des parcelles de terre au village, plantées de blé, de pommes de terre et de luzerne. Ces déplacements sont de courte durée car les

femmes et les enfants attendent dans la vallée. Quant aux couples de vieux bergers, leurs terrains dans le village sont labourés par leurs enfants. La scolarisation des enfants et les champs cultivés constituent donc les deux liens ombilicaux de la vallée du Taragay au bas pays.

La vallée du Taragay vit de nos jours avec ses paradoxes et ses privilèges. Les pâturages y abondent mais il n'y reste plus de maisons vacantes ce qui signifie que dans un avenir proche elle continuera à représenter une sorte de désert humain par rapport aux villages surpeuplés. Peu nombreux sont les gens qui peuvent ou pourront investir dans la construction car le coût est multiplié par cinq à cause de l'éloignement de la vallée. La majorité des maisons se transmettront du père au fils tant qu'elles tiennent : leur valeur est trop importante pour que les familles qui en ont déjà se laissent déposséder. La première génération des propriétaires privés marquera donc durablement l'avenir de la vallée.

Elle restera aussi pendant longtemps peu fréquentée en été car les frais de la transhumance sont trop élevés : moyens de locomotion et yourtes sont hors de la portée de la majorité des villageois kirghiz. D'autre part, un très fort manque de main d'oeuvre s'y manifeste : en 2003 lors du *fut* du mois d'avril les habitants avaient perdu beaucoup d'animaux car il n'y avait pas assez de gardiens pour les amener dans des vallons protégés. Les bêtes laitières ne sont pas pleinement exploitées puisque la traite repose le plus souvent sur une paire de main. Les possibilités d'intensification de la production de l'élevage paraissent donc maigres, pour ne pas dire inexistantes. L'enrichissement de la communauté locale n'est pas à l'ordre du jour.

Il reste cependant vrai que les habitants de la vallée du Taragay se sentent privilégiés et, en plus, beaucoup de gens du bas pays les envient. Les montagnards échappent non seulement aux villages surpeuplés mais aussi à tous les maux qui vont avec : coût élevé de la vie, alcoolisme, toxicomanie. Avec quelques membres de la famille qui labourent les parcelles au village contre un approvisionnement en viande, en beurre et en laine, ils atteignent souvent une sorte d'autocratie familiale qui, en ce moment au moins, constitue un garant de stabilité.

Les sirt du Toŋ

Les *sirt* du Toŋ comprennent le bassin du Balgart : la vallée du Balgart, appelée vallée du Burkan dans sa haute partie, et les vallées des affluents du Balgart ou du Burkan – Arčalī, Jīlaŋač, Kīzīlsuu, Kīzīlbel, Jamanečki, Jīluusuu et Kalča. Par la vallée du Jamanečki, les *sirt* du Toŋ communiquent au NE avec la vallée du Taragay. Au SO, la vallée du Karakaman marque encore de nos jours la frontière entre les pâturages de la région du Toŋ (à l'est, le long de la vallée du Balgart) et ceux de la région du Narīn (à l'ouest, le long du Karasaz et du Karakujur).

Le paysage humain

Comme nous l'avons déjà dit les vallées du Balgart, du Karakaman et du Karasaz sont utilisées uniquement en été. Les troupeaux qui restent sur les *sirt* hivernent dans les vallées de l'Arčalī et du Kiči Narīn. Le paysage est donc différent de celui de la vallée du Taragay : les maisonnettes en dur sont remplacées par des yourtes ou des tentes militaires (cf. Photo 6 en fin du volume). Le campement standard de nos jours comprend une yourte pour recevoir et dormir et une tente qui sert de cuisine et de réserve. Les familles les plus aisées possèdent deux yourtes et dans ce cas la plus belle yourte est destinée aux invités. Il n'y a que très peu de familles qui n'ont que des tentes car même en été les nuits sont froides et les vents très forts⁶⁷. À ce détail près, la microtopographie reste la même : les campements sont établis le long des ruisseaux qui se jettent dans le Balgart et ils sont situés et nommés d'après ces ruisseaux.

Les usagers

Comme à l'époque soviétique, les bergers de l'ancien kolkhoz « Lénine » sont omniprésents sur les *sirt* du Ton. En fait, c'est l'un des rares kolkhoz qui n'a pas été démantelé au début des années 1990 : ses membres ont maintenu l'exploitation en commun aussi bien des terres que des troupeaux à l'intérieur d'une coopérative du nom d'Ayköl. Si à l'époque soviétique le kolkhoz « Lénine » était l'un des kolkhoz les plus prospères de l'*oblast'* de l'Issik-köl⁶⁸, la coopérative « Ayköl » en est de nos jours l'unité économique la plus forte dans le domaine de l'élevage : son cheptel s'élève à 30 000 moutons, 1 500-2 000 yacks et 1 000 chevaux. La même coopérative dispose d'une base fourragère dont le centre est le hameau d'Arčalī d'où elle exploite plusieurs prairies semées d'orge, arrosées par les canaux d'Arčalī (15,7 km de longueur) et celui d'Ayköl (3,5 km de longueur) et situées dans les vallons du Šorgo, de l'Ayköl et de l'Aylanpa. La date de fondation du hameau nous est inconnue mais il abrite de nos jours 35-36 familles d'agriculteurs employés par la coopérative. Les bergeries, construites autrefois par le kolkhoz « Lénine » et situées dans les vallons de l'Arčalī et du Jılaḡaç, accueillent en hiver une trentaine de bergers qui eux aussi travaillent pour la coopérative. À ces employés qui représentent l'écrasante majorité des gardiens de troupeaux dans la vallée du Balgart s'ajoute un certain nombre, plutôt modeste, de bergers de village ou de propriétaires avec des troupeaux privés.

La vallée du Karakaman était autrefois l'estivage des Sayak et des Kīdik venus des rives du lac Issik-köl. Le Karakaman, comme l'expliquent nos informateurs, est formé par deux bras dont l'un porte le nom de *Sayak say* « le torrent des Sayak » tandis que l'autre est connu comme *Kīdik say* « le torrent des Kīdik ». À l'époque soviétique, ses pâturages étaient exploités par le kolkhoz « Bolševik » (comprenant les villages d'Aksay, de Kōksay et de Jer-uy). En 2002, on dénombrait dans cette vallée une trentaine de familles originaires soit de la commune de Kūnbatīš (dont le territoire correspond au

territoire de l'ancien kolkhoz « Bolševik ») soit de Bökönbaev. Les familles de Bökönbaev travaillent pour la coopérative « Ayköl »⁶⁹.

À l'ouest de Karakaman, la vallée du Karasaz était utilisée autrefois par les kolkhoz de trois régions : sa haute partie était exploitée par la région du Toŋ, sa partie moyenne par la région de Narin et sa partie basse par la région de Kočkor. Ce type d'usage est conservé encore de nos jours : en 2002, il y avait à peu près 25 familles de Narin, 6 ou 7 familles d'« Ayköl » et une ou deux familles de la région de Kočkor⁷⁰. La plupart des natifs de Narin viennent d'Ooruktam : une base d'hivernage dans la vallée du Kiči Narin construite dans les années 1960. Y habitent de nos jours 41 foyers et le nombre d'habitants continue à augmenter malgré les conditions de vie difficiles : aucune agriculture n'y est possible et même l'orge n'y mûrit pas. Si l'élevage est l'unique occupation des habitants d'Ooruktam, 30 % d'entre eux ne peuvent pas cependant se rendre sur les *sirt* faute de moyens de transport et de yourtes : ils utilisent dans ce cas les estivages de poche plus proches du village mais infestés de taons en été.

Dans la vallée du Balgart on trouve tout d'abord une cinquantaine de familles originaires de Bökönbaev dont la plupart travaillent pour « Ayköl ». Certains vallons cependant sont occupés par des bergers venus d'autres communes : ceux de la commune de Törtkül (villages de Karajal, Karasuu, Temirkanat, Tuurasuu) ont leurs quartiers d'été dans la vallée du Jiluusuu (5 familles), dans la vallée du Burkan (une vingtaine de familles) et dans la vallée du Kalča.

Deux cycles de déplacements cohabitent dans la vallée : les estivants qui y montent en été et les gardiens des troupeaux d'« Ayköl » qui passent toute l'année sur les *sirt*. Les uns comme les autres jouissent d'une situation financière enviable dans le contexte kirghiz. Les bergers de village ajoutent le plus souvent aux bêtes villageoises un troupeau privé de taille respectable : plus de 50 moutons, une dizaine de bovins et quelques chevaux dont souvent une ou deux juments à traire. Ceci est encore plus vrai pour les employés d'« Ayköl » : ainsi, un gardien de chevaux décrit un troupeau familial de 380 moutons ; un gardien de yacks s'occupe en plus de 200 moutons, 40 chèvres, 30 chevaux et 30 bovins qui appartiennent à sa famille⁷¹.

Les estivants arrivent dans la vallée du Balgart fin mai et y restent jusqu'à mi-octobre. Leurs troupeaux exploitent tout d'abord (avril-mai) les pâturages de poche situés sur les versants nord du Teskey Ala-too puis franchissent cette chaîne soit par le col du Toŋ soit par celui de Tosor. Pour la montée (180 km), les bergers préfèrent la route par le col de Tosor : le premier jour les troupeaux s'arrêtent au pied du col, ils le traversent le lendemain et font un deuxième arrêt dans la vallée du Jiluusuu et le troisième jour ils arrivent aux pacages. Une fois mis en place, les campements ne sont pas déplacés : les moutons et les bovins les quittent le matin, rejoignent des pâturages qui sont à une distance de 8 à 10 km et rentrent le soir. Il est indispensable que les animaux soient parqués pour la nuit : ceci les protège des attaques de loups et

surtout de cette façon ils fournissent de la bouse indispensable pour la cuisine du campement. De l'avis commun, les vols de bétail n'existent pas sur les *sirt* alors qu'ils sont très fréquents dans les villages.

La route par le col du Toŋ est plus courte (90 km) mais le tracé est difficile, souvent gelé et les bergers sont obligés de faire fondre la glace avec du sel avant de faire passer les troupeaux. D'une façon générale, au printemps la neige s'y maintient tard. Par contre, ce col est souvent emprunté en automne et permet aux troupeaux de descendre sur les rives du lac en un ou deux jours.

Les yourtes et les ustensiles sont envoyés en camions qui passent par Kočkor, suivent la route qui traverse les vallées du Karakujur puis du Karasaz pour arriver dans la vallée du Balgart : ceci constitue un trajet de plus de 300 km ce qui augmente beaucoup le prix de la transhumance. Quant aux familles, elles voyagent soit en camions avec les yourtes soit en bus qui les déposent dans la vallée du Balgart au début de la saison estivale et viennent les rechercher en automne, au début de l'année scolaire⁷².

Quant aux bergers d'« Ayköl », en hiver pendant six mois ils occupent les bergeries situées dans les vallées de l'Arčali et du Jilaŋač. Au mois de mai, ils disposent leurs quartiers de printemps dans la vallée du Karakaman ou dans la vallée voisine du Gerüü, à une vingtaine de kilomètres des bergeries. Les troupeaux s'y rendent en quelques heures et les familles des bergers les suivent ou les précèdent en tracteur, par la route carrossable. Fin juin – début juillet, les gardiens de certains troupeaux remontent plus haut dans la vallée du Balgart et occupent les ubacs, d'autres se satisfont des pâturages du Karakaman. En automne, les champs moissonnés de l'unité d'affouragement leur servent de pâturages (septembre-octobre) jusqu'au retour des troupeaux dans les bergeries.

Comme dans la vallée du Taragay, les gardiens des troupeaux appartiennent à deux générations : les aînés ont entre 60 et 75 ans et ils ont tous été des bergers des kolkhoz ; les jeunes (23-32 ans) n'ont jamais travaillé pour les kolkhoz mais ils sont assez souvent des fils des bergers. Dans le premier cas, le campement est tenu par le vieux couple et par l'un de ses fils et son épouse ; dans le deuxième cas, il s'agit le plus souvent d'une famille nucléaire (mari et femme plus leurs enfants). Le nombre de visiteurs est très important en été : outre les enfants en vacances, beaucoup de villageois aiment passer une semaine ou dix jours sur les estivages quand leurs moyens le leur permettent.

Les bêtes et les pacages

Les troupeaux consistent en moutons et chèvres, en bovins dont un nombre relativement important de yacks et en chevaux. Vu le grand nombre de bergers, il est difficile d'estimer le nombre total des bêtes. Les pâturages sont loin d'être chargés et certains bergers les trouvent plutôt déserts par rapport à l'époque soviétique. Plusieurs d'entre eux estiment que ces dernières années

le nombre de yacks s'accroît durablement tandis que le nombre de moutons a tendance à diminuer. Les troupeaux de moutons qu'on voit dans la vallée du Balgart sont cependant grands et peuvent atteindre jusqu'à 800 têtes. La même observation est vraie pour les manades de chevaux ainsi que pour les juments attachées pour être traitées près des campements.

Tous les usagers des pâturages de la vallée s'acquittent d'un droit d'accès qui prend cependant des formes différentes. Les villageois qui envoient leurs bêtes sur l'estivage paient les bergers : 5 soms par mois par tête de petit bétail et 20 soms par mois par tête de gros bétail. Les bergers de villages acquittent une redevance au conseil municipal par tête d'animal : 1 som par mois pour le gros bétail et 0,5 som par mois pour le petit bétail⁷³. Ceux qui s'occupent de leurs troupeaux privés, ou des troupeaux des coopératives, louent des parcelles pour lesquelles ils paient une taxe au conseil régional : à titre d'exemple une parcelle de 350 ha coûte à peu près 3 000 soms par an⁷⁴.

Les profits de l'élevage

La production de l'élevage est la même que dans la vallée du Taragay à une exception près : le lait de jument fermenté (*kimiz*). Autant il est difficile d'en trouver sur les *sirt* de Jeti-ögüz, autant les *sirt* du Toņ sont connus dans tout le Kirghizstan pour leur boisson fermentée. Chaque campement traite au moins six juments, *bir jele* ; certains en traitent le double et dans quelques cas rares on trouve jusqu'à 18 juments productrices du koumis. On utilise le lait de jument d'avril à septembre. Par beau temps, on les traite toutes les deux heures jusqu'à cinq fois par jour. Une bonne femelle donne environ 10 l de lait dans la journée. Le lait est ensuite versé dans de grosses outres en peau de vache d'une capacité de 50 à 80 l où il fermente tout en étant régulièrement baratté. Le koumis ne se conserve pas et il est consommé en grande quantité pendant la saison estivale. Tous les Kirghiz s'accordent à dire qu'il a de nombreuses qualités bénéfiques. Des villageois montent spécialement sur les *sirt* pour boire du koumis et en descendent des outres pleines dans les villages. Depuis quelques années une société de Bichkek se spécialise dans la commercialisation du lait de jument : ses agents viennent chercher le lait sur les *sirt* et le paient quatre soms le litre.

La dépendance du bas pays

Les estivants font monter toutes les denrées nécessaires pour la saison en camions et dès lors ils n'empruntent le chemin de retour qu'en automne. Ils ont droit aussi aux *bazardik* « produits achetés au marché⁷⁵ » apportés, selon la coutume kirghiz, par les nombreux visiteurs des *sirt* en été. Les parcelles cultivables au village sont confiées aux autres membres de la famille. La durée de l'estivage peut cependant dépendre de la présence dans la famille des enfants à scolariser : ceci est surtout vrai pour les jeunes bergers qui dans ce cas quittent les *sirt* peu avant la rentrée qui a lieu mi-septembre.

Quant aux familles qui hivernent sur les *sirt*, elles se déplacent pour les mêmes raisons que celles déjà décrites pour la vallée du Taragay : la plupart se rend dans le bas pays en automne pour vendre des bêtes aux marchés et pour acheter des denrées et des marchandises pour l'année. Les festins organisés dans les villages sont honorés aussi bien par les vieux que par les jeunes : à la différence de la vallée du Taragay la route qui lie les hivernages aux rives de l'Issik-köl en passant par la vallée du Karakujur reste ouverte même en hiver. Il est rare que les hommes rejoignent le bas pays pendant la saison de travaux agricoles : les parcelles cultivables au village sont à la charge des enfants ou des parents.

D'une façon générale, la commercialisation des produits de l'élevage est beaucoup plus intense que dans la vallée du Taragay : une fois par semaine des commerçants de Bichkek, de Koçkor et de Narin viennent chercher le surplus de beurre en donnant entre 60 et 70 soms par kilogramme. Beaucoup de citadins profitent de leurs visites chez des parents pour acheter des moutons dont la viande est considérée très savoureuse à cause des bonnes herbes des *sirt*. D'autres effectuent un déplacement exprès pour chercher un cheval ou un jument destinés à un festin de commémoration.

Que ce soit dans la vallée du Taragay ou dans celle du Balgart la privatisation a remplacé la gestion soviétique de la montagne par une gestion autarcique. Il convient donc d'examiner quelques unes de ses caractéristiques qui témoignent de son passé et qui prédisent peut être son avenir.

Conclusions

Les données sur la présence des hommes et des bêtes sur les *sirt* ne sont pas assez circonscrites pour permettre une comparaison fiable. Les bergers de nos jours sont les premiers à dire que leur nombre actuel est nettement inférieur à celui des années 1970-1990. Ceci a des conséquences différentes pour les uns et pour les autres. Les bergers évoquent parfois un sentiment de solitude malgré l'entente générale et le maintien d'une vie sociale à travers les *serine* et les rassemblements quotidiens autour du thé ou du koumis. L'hospitalité notoire des *sirt*, et des estivages en général, ne se trouve que renforcée par la monotonie qui domine la vie quotidienne : chacun est le bienvenu sur les *sirt*, il est accueilli, nourri et logé et la seule chose qu'on attend de lui est des « nouvelles », qu'elles soient du pays ou de l'étranger. Ceci est d'autant plus vrai pour les gens qui passent toute l'année dans la montagne surtout qu'il ne s'agit pas seulement de vieillards mais aussi de jeunes au seuil de la vie adulte. C'est justement cette hospitalité qui freine la marginalisation sociale des montagnards : ils ne sont pas introvertis, ils ont « les bras ouverts ». Pendant notre travail dans la vallée du Taragay, nous avons été logée dans une maison dont l'un des murs était décoré par une carte du monde ; dans la vallée du Balgart, en évoquant l'été pluvieux de 2002 les gens précisaient qu'il n'était pas aussi désastreux que dans le sud de la France. L'assouplissement de la ges-

tion de la frontière kirghiz-chinoise et la réouverture des routes aux groupes de touristes organisés n'ont jusqu'à maintenant que des conséquences positives pour les *sirt* : ces groupes sont souvent comparés, par les Kirghiz, aux caravanes d'autrefois⁷⁶.

Quant aux bêtes, leur nombre insignifiant fait que et les bergers et les pâturages sont épargnés. Si de nos jours certains bergers passent encore leur journée à côté du troupeau c'est pour le protéger des loups et non pas pour surveiller de près son avancement sur des pacages limités. Car, moins il y a d'hommes dans la montagne, plus il y a de loups. Dans les endroits où cette menace n'existe pas en été, les bergers ne se déplacent même pas avec leur troupeau et le contrôlent à l'aide de jumelles depuis la yourte. L'abondance des pâturages par rapport aux bêtes qui les utilisent aide à comprendre aussi que les bergers ne s'intéressent pas particulièrement à la couverture herbeuse. Ils la caractérisent le plus souvent par les mots *kara čöp* « herbe noire » ou *kiska čöp* « herbe courte » et insistent sur le fait que ses qualités nutritives sont égales à celles de l'orge. L'appréciation ne repose pas sur l'analyse minutieuse des plantes qui la constituent : des vastes zones sont renommées pour leurs herbages, comme c'est le cas des *sirt* ; à l'intérieur de ces zones on distingue les ubacs (*teskey*) des adrets (*küngöy*), non pas parce que les plantes qui les couvrent sont différentes mais parce que les troupeaux peuvent y trouver de la bonne herbe à des périodes différentes. Les bergers sont bien conscients que d'une saison à l'autre la valeur nutritive des herbes change (les armoises sont les premières plantes vertes que les bêtes broutent tôt au printemps ; les fétuques sont les herbes de l'embouche tandis que la cobrésia est bien venue en automne et en hiver) et que les différentes espèces de bétail ont des préférences différentes (les moutons préfèrent les fleurs alpines, *gül*,⁷⁷ puis les fétuques tandis que les chevaux et les bovins choisissent la cobrésia). Les pâturages des *sirt* sont actuellement comparés à une riche table, couverte de mets variés parmi lesquels les bêtes sélectionnent ceux qui leur plaisent⁷⁸. Les vieux bergers se servent de cette comparaison avec d'autant plus de plaisir qu'ils se rappellent encore les pâturages tournés en *takir*⁷⁹ à l'époque soviétique.

Les bêtes domestiques n'ont plus de races : ceux qui s'en occupent les caractérisent soit comme *kirgiz* « kirghiz » ou *jergilik* « locales », soit comme *aralaš* « mélangées ». Les vaches kirghiz donnent peu de lait (entre 8 et 10 l par jour) mais il est gras. Parmi les chevaux, les animaux racés constituent des exceptions : de toute façon, ils ne sont pas recherchés et on leur préfère les chevaux kirghiz qui sont dociles et endurants. Quant aux moutons, ils représentent l'héritage déroutant d'une époque qui n'a pas manqué d'ambitions : très peu d'individus à toison fine ou à queue grasse et une gamme infinie de mélanges entre les deux. Quoique les Kirghiz regrettent un peu la laine blanche qui se vend toujours cher, ils admettent volontiers qu'ils aiment bien leurs moutons noirs à queue grasse : ces derniers n'ont pas besoin d'affouragement en hiver, leur agnelage peut se faire même en plein air et leur viande est plus

savoureuse. Les chèvres sont le plus souvent décrites comme « les moutons des pauvres » : leur viande n'est pas particulièrement appréciée mais elles se reproduisent rapidement et leur duvet est très recherché par les marchands chinois. Enfin, le yack a eu droit à une complète réhabilitation : les troupeaux augmentent et les raisons en sont multiples. Outre les avantages que représente son autonomie par rapports aux soins des hommes, les Kirghiz se sont emparés récemment de la notion d'écologique : il n'existe donc pas de viande plus écologique que celle du yack car il ne partage ses pâtures qu'avec les bouquetins et mouflons. Sa viande s'arrache au marché, au prix de 70-80 soms par kilogramme à condition que les bouchers exposent la tête de l'animal pour que les clients soient sûrs qu'ils achètent « du vrai ». Son lait aussi est davantage utilisé : de plus en plus d'éleveurs apprivoisent les métisses et en tirent entre 3 et 5 l du lait par jour. Et c'est justement le retour aux troupeaux mixtes qui a donné peut être une chance aux yacks : puisque le métissage n'est pas contrôlé par les hommes c'est la cohabitation sur les *sirt* des troupeaux de yacks et de bovins qui le rend possible ; ceci était beaucoup plus difficile pendant la haute spécialisation des pâturages et des troupeaux qui a marqué les dernières décennies de l'élevage soviétique.

Quoique les volontaires ne manquent pas, la haute montagne kirghiz leur est rendue inaccessible. Le problème de maisons vacantes dans la vallée du Taragay est remplacé, dans la vallée du Balgart, par l'investissement que représente la yourte traditionnelle. Il est difficile d'estiver à une telle altitude sans la protection solide de la carcasse en bois enveloppée du feutre. Or, un grand nombre de yourtes que nous rencontrons sur les estivages sont héritées des kolkhoz. Aussi longtemps que possible les morceaux de feutre sont renouvelés au fur et à mesure de leur usure. Un feutrage entier demande une quantité importante de laine estimée par les Kirghiz à 150-200 kg. Peu de familles arrivent à en accumuler autant. Acquérir une nouvelle yourte représente un gros investissement : selon sa taille il faut déboursier entre 30 000 et 80 000 soms. Le retour de la yourte comme élément indispensable de la transhumance explique en partie que les Kirghiz ne regrettent guère les races de moutons à toison fine dans lesquelles on avait tant investi à l'époque des kolkhoz : en fait, pour la fabrication des feutres ils ont surtout besoin de la laine rude mais accrochante du mouton kirghiz.

L'utilisation de la yourte ou des yourtes entraîne une autre difficulté : celle des moyens de transport. Les Kirghiz regrettent à l'unanimité la liquidation des chameaux dans les années 1960 : car les chameaux avec les bœufs étaient leurs bêtes de somme les plus fiables, leur *unaa*. Ils transportaient non seulement des charges importantes (une yourte entière peut être chargée sur un seul chameau) mais ils leur permettaient aussi d'emprunter les sentiers des montagnes qui rapprochaient notablement les estivages. La brève période de construction euphorique de routes de montagne et de l'introduction des automobiles s'est soldée par un échec : les routes ne sont plus maintenues et de plus les trajets qu'elles empruntent sont très longs ; s'il reste encore des

automobiles qui marchent, leur approvisionnement en essence et en huile pèse très lourd sur les budgets familiaux. Le coût de la transhumance, accru à cause des moyens de transport qui doivent être loués, condamne la majorité des petits éleveurs kirghiz aux pâturages proches des villages et faciles d'accès. Or, au bout de dix ans d'exploitation ces pâturages donnent les premiers signes d'épuisement. Les pacages presque vierges, situés en altitude ou dans des vallées qui ne sont pas desservies par des routes, font un rude contraste avec les piémonts décharnés.

La haute montagne kirghiz ne souffre plus de nos jours du culte de la productivité. La conquête de la montagne à la soviétique n'a laissé que de tristes traces qui marquent les paysages (routes défoncées, pâturages dégradés), les hommes (manque d'initiative personnelle, soumission à la routine) et les troupeaux (affaiblissement des races locales, métis méconnaissables). Les schémas ambitieux de développement sont entravés par un contexte économique morose. Ses usagers, après tant de tâtonnements infructueux, semblent revenir aux modèles traditionnels aussi bien en ce qui concerne le cycle de l'élevage que les modes autarciques de production. Si ces modèles traditionnels sont discutables quant à leur portée économique et peut-être même écologique, ils apportent indéniablement un équilibre social qui manque dans le bas pays. La haute montagne kirghiz paraît actuellement sous-exploitée mais ce répit semble être indispensable.

NOTES

1. Le Tian Chan est appelé Tejir-too «Monts célestes» par les Kirghiz et ce dernier nom est de plus en plus utilisé depuis l'indépendance.
2. Les altitudes, superficies et d'autres données géographiques sont extraites de Kirgizstan 2001 ; Narin 1998 ; Kirgizstan 1990.
3. Un terme emprunté à Pascale de Robert, *Approvoiser la montagne : portrait d'une société paysanne dans les Andes (Venezuela)*. Paris : IRD Éditions, 2001 ; 418 p.
4. Nous nous permettons de ne pas être d'accord avec le maître de la lexicologie kirghiz, Konstantin Kuz'mič Yudakhin, qui dans son dictionnaire (Yudakhin 1965 : 683) indique quatre significations du mot. En plus de celles que nous illustrons, il considère que *sirt* désigne aussi «la périphérie, les régions qui sont situées loin de la capitale ou de la ville» et donne l'exemple *sirtka barıp keldim* «j'ai fait un voyage en province». Le mot n'est plus utilisé dans ce sens et l'exemple de Yudakhin sera compris par la majorité des Kirghiz de nos jours comme «J'ai fait un voyage en montagne, je suis monté sur les hauts pâturages».
5. Le village n'est pratiquement jamais désigné par le mot standard *ayıl*.
6. Par opposition aux grands alpages, *čoң jayloo*, comme ceux de la dépression du lac Soң-köl ou de la vallée intramontagnarde du Suusamır.
7. Le même mot désigne la place d'honneur dans la yourte, située au fond face à la porte.

8. Il n'y a pas à notre connaissance de mot particulier en kirghiz pour désigner le névé. Ils opposent cependant *ala too* « montagnes bigarrées », c'est-à-dire celles dont les sommets restent enneigés en été aux *kara too* « montagnes noires » dont la couverture neigeuse fond.
9. Severcov 1947 : 209.
10. « Géonyme » est un néologisme, employé pour la première fois par notre ami et collègue de l'Université de Berlin Ömer Akakca. De même qu'un « toponyme » est un nom de lieu, un « géonyme » est le nom d'une forme du relief, reconnue et nommée par les hommes en tant que partie de leur habitat et scène de leurs activités.
11. Dor 1975 : 13-26.
12. Türk 1969 : 505.
13. Son altitude absolue est de 5 126 m mais il ne s'élève sur les plaines environnantes que de 800-1 000 m.
14. Le col qui franchit la chaîne de Kakšaal et ouvre la route vers la dépression du Tarim.
15. Valihanov 1985a : 61.
16. Valihanov 1985a : 63.
17. Valihanov 1985b : 43.
18. Valihanov 1985b : 42.
19. *Op. cit.*, pp. 44 ; 83-87.
20. Severcov 1947 : 177.
21. *Ibid.*
22. Severcov 1947 : 222.
23. *Op. cit.*, p. 231.
24. *Op. cit.*, p. 245.
25. Valihanov 1985a : 59.
26. Severcov 1947 : 151.
27. Valihanov 1985a : 75. Cf. aussi, *op.cit.*, p. 79 : « Dans la vallée du Narin, le printemps commence au mois de mars, alors que dans les vallées du Taragay et de l'Aksay la neige se maintient jusqu'à mi-avril... Notre caravane traversait [dans la vallée du Narin, Sv. J.] les campements et les champs des Kirghiz. Ils étaient en train de labourer la terre. Osman, le chef des Sayak, faisait le tour des champs et les divisait en sections ».
28. Valihanov 1985c : 129.
29. De nos jours la traversée est appelée « col de l'Ortosuu ».
30. Valihanov 1985a : 88-89.
31. Semenov 1946 : 201.
32. Valihanov 1985a : 55.
33. Severcov 1947 : 248.
34. Pogorel'skij 1930 : 42.
35. Rakitnikov 1936 : 52.
36. Pogorel'skij 1930 : 44-46.
37. Rakitnikov 1936 : 87- 89.

38. Abramzon 1958 et Aytmambetov 1965 dans la bibliographie. L'équipe d'Abramzon est retournée dans les villages étudiés encore une fois au début des années 1970 pour décrire l'évolution du kolkhoz, cf. Abramzon 1974.
39. La mise en pratique du culte de la productivité : chaque année les indicateurs quantitatifs étaient comparés pour décerner un prix, ou des récompenses, au kolkhoz qui avait produit le plus de blé, le plus d'agneaux etc.
40. Un troupeau (*otor, koro*) comprenait entre 500 et 600 têtes.
41. Dans la vallée de l'Akšyrak, la création d'une infrastructure n'a pas été liée à l'élevage mais au fonctionnement d'une base géologique spécialisée dans la recherche d'or et d'un poste frontalier. Le hameau du nom d'Akšyrak fut fondé en 1928. Dans les années 1960 il avait une cinquantaine de maisons en dur et disposait d'une école et d'un hôpital. Lorsque les dépôts d'or de la vallée du Kumtör furent découverts, les géologues quittèrent le hameau qui fut partiellement repeuplé d'éleveurs et d'écologues, le but étant de maintenir une présence humaine, fut-elle précaire, près de la frontière avec la Chine. Les éleveurs venaient des kolkhoz de la région de Jeti-ögüz [N.T.(Notes de terrain) – Esenaliev].
42. Abramzon 1958 : 57sq. ; 84sq.
43. N.T. – Junušova.
44. La race locale, appelée tout simplement *kirgiz koy* « mouton kirghiz », était tondue deux fois par an : au printemps (avril) puis en automne (septembre). C'était un mouton noir, à queue grasse, dont la laine était grosse mais convenait parfaitement à la fabrication du feutre. Elle a été remplacée, à partir des années 1950, par différentes races de moutons à toison fine, dites *mitis koy* « mouton métis » en kirghiz, qui n'étaient tondues qu'une fois par an, en juin.
45. À partir des années 1960, cette besogne a été très allégée car on ne trayait plus les brebis en laissant le peu de lait qu'elles donnaient aux agneaux. Chez les gardiens de chevaux, les épouses trayaient les juments dont le lait fermenté est très apprécié par les Kirghiz. La traite des femelles de yacks a été pratiquée pendant une courte période, cf. *infra*. Tous les produits laitiers étaient donc fabriqués à partir du lait de vache auquel on mélangeait parfois le lait de chèvre.
46. Note du secrétaire du Parti communiste de la région de Narin, datée du février 1962 et adressée au secrétaire du Comité central du PC du Kirghizstan et au Conseil des ministres. Musée de Döbölüü, région de Narin.
47. Sitnanskij 1998 : 102.
48. À la fin des années 1970, il existait 4 kolkhoz et 4 sovkhos dans la région de Toj et son cheptel s'élevait à 10 700 bovins (y compris des yacks), 446 000 moutons et 8 970 chevaux, cf. Kirgizstan 1976 : V, 651.
49. N. T. – Süleymanbekov, Abduldaev.
50. N. T. – Üsönakunov.
51. Severcov 1947 : 252-254.
52. Le lait de yack est toujours mélangé aux laits des autres animaux domestiques.
53. Les paragraphes suivants ne concernent que l'élevage du yack au nord du Kirghizstan. Il avait, et a toujours, un statut tout à fait différent chez les Kirghiz des Pamirs, cf. Dor 1976.
54. Lus 1930 : 152-156.
55. Sitnanskij 1998 : 102.

56. N. T. – Musakanova.
57. N. T. – Osmonakunov.
58. Musabekov 1999 : 164-168.
59. Famine qui se manifeste au printemps lorsque, après un bref réchauffement, la terre se couvre d'une croûte de glace qui empêche les animaux d'atteindre l'herbe. Parfois les troupeaux sont décimés.
60. Sur le surpeuplement des villages kirghiz cf. Brusina 1995.
61. Un euro valait 45 soms kirghiz en 2003. Le minimum vital au Kirghizstan était de 533 soms par mois en 1999. La majorité écrasante de la population vit actuellement avec 600 à 800 soms par mois. À titre d'exemple une galette de pain coûte 5 soms, 1 kg de pommes de terre entre 2,5 et 3 soms, 1 kg de carottes 6 soms, 1 kg de sucre 23 soms, 1 kg de viande de boeuf 70 soms (Prix au marché de Narin en juillet 2003).
62. Strictement parlant, le « troupeau familial » comprend les bêtes d'une famille élargie, c'est-à-dire des parents et de leurs fils, mariés ou pas.
63. Nous avons obtenu la même réponse chez un autre gardien de yacks, cette fois dans la vallée du Sarıjaz. Ce dernier était chargé d'un troupeau de 250 têtes dont plus de 150 lui appartenaient, 70 têtes appartenaient à une coopérative et les 10-15 animaux qui restaient appartenaient à des gens du village de Čolpon, région d'Aksuu, *oblast* de l'İssik-köl.
64. La vodka n'est jamais utilisée pour « se réchauffer » comme on pourrait s'y attendre dans un climat aussi rude que celui des *sirt*. Elle est bue à la manière « slave », c'est-à-dire que les Kirghiz ne sirotent pas la vodka comme un apéritif ou un digestif. Chacun des invités fait un petit discours à la fin duquel on « vide » les verres. Il est très mal vu de ne pas finir le verre, de même qu'il est très mal vu de boire de son verre sans discours. Sur les *sirt* ce type de beuverie est pratiqué lors des occasions festives qui ne sont pas rares : les *šerine*, les premiers pas d'un enfant, la première coupe de cheveux de l'enfant, l'arrivée des visiteurs (y compris des ethnologues), les jours d'anniversaire (fêtés à la façon russe), la vente de la laine des moutons etc.
65. Ceci dépend somme toute de la taille des troupeaux dont ils s'occupent.
66. Presque tous ceux qui habitent la vallée du Taragay tout au long de l'année ont un véhicule personnel.
67. Même si elles sont moins chaudes et moins stables que les yourtes on se sert volontiers des tentes pour la cuisine car elles sont moins lourdes, moins encombrantes et moins chères.
68. En 1993, à la veille de sa transformation, le kolkhoz possédait 64 233 moutons dont 29 620 brebis reproductrices, 1 814 bovins dont 367 vaches laitières et 1 336 chevaux dont 415 juments, cf. İssik-köl 1995 : 537.
69. N. T. – Mukambetov ; Bayzakov.
70. N. T. – Bayzakov.
71. N. T. – les noms des informateurs sont omis délibérément.
72. N. T. – Mambetov ; Süleymanbekov ; Kasımov.
73. N. T. – Süleymanbekov.
74. N. T. – Abduldaev.

75. Il s'agit le plus souvent de thé, de sucre, de légumes et de riz ; la vodka est assez présente et les galettes de pain sont obligatoires.
76. Il faut préciser ici que les touristes qui se rendent au Kirghizstan sont souvent des gens qui ont pratiqué la haute montagne ailleurs. Leurs comportements ne sont donc pas ceux des « salariés en vacances ». Les Kirghiz admirent aussi bien leurs tentes et équipement que leur chevauchées. Mais les retombées de ce type du tourisme pour les montagnards sont nulles car les « tours » sont gérés par des sociétés de tourisme de la capitale, Bichkek.
77. Ceci n'est pas une simplification : les études montrent que sur les alpages les moutons broutent tout d'abord les fleurs des plantes alpines en laissant les tiges et ce n'est qu'ensuite qu'ils s'attaquent à la fêtuque, cf. Kažanov 1930 : 60.
78. N. T. – Bayzakov.
79. Sol dénudé et piétiné.

BIBLIOGRAPHIE

- Abramzon 1958 – Abramzon S. (Ed.), *Byt kolhoznikov kirgizskih selenij Darhan i Čičkan* [La vie des kolkhoziens des hameaux de Darhan et de Čičkan]. Moskva : AN SSSR, 1958 ; 314 p.
- Abramzon 1974 – Abramzon S. ; Simakov G. ; Firštejn L., “Nov’ kirgizskogo sela [Changements récents au Kirghizstan rural]”, *Sovetskaâ etnografiâ* [Ethnographie soviétique], N° 5 de 1974 ; pp. 29-45.
- Aytmambetov 1965 – Aytmambetov D. (Ed.), *Karl Marks atindagi kolhozdu tarihiy-etnografiâlik očerki* [Description historique et ethnographique du kolhoz Karl Marx]. Frunze : Ilim, 1965 ; 164 p.
- Brusina 1995 – Brusina O., “Kirgiziâ : social’nye posledstviâ agrarnogo perenaseleniâ [Kirghizstan : les conséquences sociales du surpeuplement agricole]”, *Etnografičeskoe obozrenie* [Revue ethnographique], N° 4 de 1995 ; pp. 96-105.
- Dor 1975 – Dor R., *Contribution à l'étude des Kirghiz du Pamir afghan*. Paris : POF, 1975 ; 341 p.
- Dor 1976 – Dor R., “Note sur le yak au Pamir”, *Ethnozootechnie* N° 15 de 1976 ; pp. 126-133.
- İssik-köl 1995 – Saadanbekov J. (Ed.), *İssik-köl oblusu* [L’oblast’ de l’İssik-köl]. Bichkek : Kïrgïz enciklopediâsi, 1995 ; 654 p.
- Kažanov 1930 – Kažanov N. (Ed.), *Organizaciâ gorno-kočevogo hozâjstva Narynskogo kantona ASSR ; materialy k obosnovaniû zemel’nyh norm* [L’organisation du pastoralisme de montagne dans le canton de Narin : matériaux pour l’argumentation des normes foncières]. Tachkent, 1930 ; 269 p.
- Kïrgïz 1976 – *Kïrgïz sovet enciklopediâsi* [Encyclopédie soviétique du Kirghizstan]. Frunze, 1976-1980 ; 6 vols.
- Kïrgïzstan 1990 – Borbugulov M. (Ed.), *Kïrgïz jergesi : enciklopediâ* [Le pays kirghiz : encyclopédie]. Frunze : Kïrgïz sovet enciklopediâsi, 1990 ; 367 p.
- Kïrgïzstan 2001 – İbraimov O. (Ed.), *Kïrgïzstan : enciklopediâ* [Kïrgïzstan :

- encyclopédie]. Bichkek : Centr gosudarstvennogo âzyka i enciklopedii, 2001 ; 546 p.
- Lus 1930 – Lus Ja., “Domašnyj âk i ego gibridy na Alae i Tân’-šane [Le yack domestique et ses hybrides dans l’Alay et le Tian Chan]” dans : Filipčenko Ju. (Ed.), *Domašnye životnye Kirgizii* [Les animaux domestiques du Kirghizstan]. Leningrad : AN SSSR, 1930, 2 vols. ; vol. I : pp. 149-227.
- Musabekov 1999 – Musabekov O. et al., *Reformy i social’no-ekonomičeskoe razvitie sela* [Les réformes et le développement social et économique de la campagne]. Bichkek, 1999 ; 251 p.
- Narïn 1998 – Karïpkulov A. (Ed.), *Narïn obľusu : enciklopediâ* [L’oblast’ de Narïn : encyclopédie]. Bichkek : Kïrgïz enciklopediâsi, 1998 ; 418 p.
- Pogoreľ’skij 1930 – Pogoreľ’skij P. ; Batrakov V., *Ekonomika kočevogo aula Kirgizstana* [L’économie des groupes de nomadisation du Kirghizstan]. Moscou, 1930 ; 225 p.
- Rakitnikov 1936 – Rakitnikov N., *Central’nyj Tân’-šan’ i Issykkul’skaâ kotlovina : voprosy postroeniâ gornogo životnovodčeskogo hozâjstva* [Le Tian Chan intérieur et la dépression de l’Ïssik-köl : la création d’un élevage de montagne]. Moskva : AN SSSR, 1936 ; 196 p.
- Semenov 1946 – Semenov-Tânšanskij P. P., *Putešestvie v Tân’-šan’ v 1856-1857 godah* [Voyage au Tian Chan en 1856-1857]. Moskva : OGIZ, 1946 ; 254 p.
- Severcov 1947 [1873]- Severcov N, *Putešestviâ po Turkeštanskomu kraû* [Voyages au Turkestan]. Moscou : OGIZ, 1947 ; 304 p. Édition originale : *Putešestviâ po Turkeštanskomu kraû i izsledovanie gornoj strany Tân-šanâ* [Voyages au Turkestan et exploration du pays montagneux du Tian Chan]. Saint Pétersbourg : Tipografiâ Trubnikova, 1873 ; 461 p.
- Sitnânskij 1998 – Sitnânskij G., *Sel’skoe hozâjstvo kirgizov : tradicii i sovremennost’* [L’élevage et l’agriculture des Kirghiz : tradition et actualité]. Moskva : RAN, 1998 ; 244 p.
- Türk 1969 – Nadelâev V. et al. (Eds.), *Drevnetürkskij slovar’* [Dictionnaire du türk ancien]. Leningrad : Nauka, 1969 ; 676 p.
- Valihanov 1985a – Valihanov Č., “Opisanie puti v Kašgar i obratno v Alatavskij okrug [Description de la route vers Kachgar et le retour dans le district de l’Ala-too]” dans : *Sobranie sočinenij v pâti tomah* [Œuvres complètes en cinq volumes]. Almatï, 1984-1985 ; vol. III, pp. 53-85.
- Valihanov 1985b – Valihanov Č., “Zapiski o kirgizah [Notes sur les Kirghiz]” dans : *Sobranie sočinenij v pâti tomah* [Œuvres complètes en cinq volumes]. Almatï, 1984-1985 ; vol. II, pp. 7-90.
- Valihanov 1985c – Valihanov Č., “Dopolnenie k geografičeskomu obzoru [Annexe à la description géographique]” dans : *Sobranie sočinenij v pâti tomah* [Œuvres complètes en cinq volumes]. Almatï, 1984-1985 ; vol. IV, pp. 125-143.
- Yudakhin 1965- Yudakhin K., *Kirgizsko-russkij slovar’ : okolo 40 000 slov* [Dictionnaire kirghiz-russe : environ 40 000 mots]. Moscou : Sovetskaâ enciklopediâ, 1965.

NOTES DE TERRAIN

Abduldaev Jiydebek – 53 ans, vallée du Balgart (Gerüü), août 2002.

Bayzakov Ösön – 61 ans, vallée du Karasaz ; juillet 2002 et juillet 2003.

Derbiev Erkin – 29 ans, vallée du Balgart (Irisuu) ; juillet 2002.

Esenaliev Toyčubek- président du conseil municipal d'Akšiyrak et de Karakolka ; Barskoon, juillet 2003.

Junušova Batma – 65 ans, vallée du Taragay (Kara čunkur), juillet 2003.

Kasimov Konokbek – 32 ans, vallée du Balgart (Jamanečki), juillet 2002.

Mambetov Murza – 70 ans, vallée du Balgart (Böyrök bulak), juillet 2002.

Mukambetov Maksat – 23 ans, vallée du Karakaman ; juillet 2002 et juillet 2003.

Musaev Karip – 53 ans, vallée du Taragay (Uzunturuk), juillet 2001 et juillet 2003.

Musakanova Malikan – 68 ans, de Togolok Moldo (région d'Aktalaa).

Osmonakunov Jakšilik – vallée du Sarıjaz (Keņsuu), juillet 2001.

Suileymanbekov Kutuldu – 65 ans, vallée du Balgart (Jiluuusu), août 2002.

Üsönakunov Moldoalı – 61 ans, vallée du Semizbel, juillet 2001.

Photo 4 (article Sv. Jacquesson) :
Vue sur la basse vallée du Balgart,
près de l'endroit où il reçoit
l'Arčali. Sur la droite, on voit
des champs d'orge qui doivent
assurer l'affouragement
des animaux gardés
dans les bergeries
de la vallée de l'Arčali
(Photo de l'auteur, juillet 2002).





Photo 5 (article Sv. Jacquesson) : Une maison dans la vallée du Taragay. Elle est située sur le ruisseau d'Uzunturuk qui se jette dans le Taragay. L'enclos pour le bétail se trouve par derrière. *(Photo de l'auteur, juillet 2002).*



Photo 6 (article Sv. Jacquesson) : Un campement dans la vallée du Balgart. En avant-plan, le Balgart ; à gauche des yourtes les juments à traire ; en arrière-plan, le troupeau de moutons. *(Photo de l'auteur, juillet 2002).*